

Plumes de Neuilly

Morceaux choisis



20
16



Editorial

Selon Paul Claudel, « l'écriture a ceci de mystérieux qu'elle parle ». Et les candidats à la quatrième édition du concours d'écriture Plumes de Neuilly, organisé par la ville de Neuilly-sur-Seine, ont su parler au jury, l'entraîner dans leur monde cruellement réel ou joliment imaginaire, lui faire partager avec courage et sincérité leur vision du monde dans des textes courts et forts.

Le nombre de candidats toujours croissant montre la vitalité de la création que la ville est fière de valoriser.

Rendez-vous au printemps 2017 pour participer à la 5^e édition des Plumes de Neuilly.

Marie-Claude Le Floch
Adjoint au maire délégué à la Culture,
aux Équipements culturels et au Patrimoine historique





Sommaire

Catégorie 13-15 ans

Et il apparut... un nouveau monde

Alice Lévy 7

Tempus Fugit

Claire Rong 18

Catégorie 16-18 ans

Les roses de Monsieur Dumont

Maylis de Haultfoeuille 25

Le traqué

Zoé Chassaing 31

Catégorie 18 ans et plus

L'ombrelle et le parapluie

Danièle Covo 35

Holographic

Pierre Sidem 43

Le grand jour

Tristan Nauroy 46

Le parfum d'Émilie

Myriam Jebbor 51



ET IL APPARUT... UN NOUVEAU MONDE

Alice Lévy

Aujourd'hui, réveillée à 5 heures du matin, encore plus malheureuse que les jours précédents et les jours à venir. Vous allez me demander pourquoi ? La raison est simple, aujourd'hui, le 5 janvier, c'est mon anniversaire, mais ça personne ne le sait ou alors tout le monde s'en fiche. La personne qui pensera à me le souhaiter ne le fera pas avant longtemps... Et je sens que cette journée ressemblera aux 3653 autres que j'ai déjà passées à l'orphelinat de l'Instruction, rue de la Charité. Il y aura peut-être ma meilleure amie Lilou qui s'en souviendra (je n'ai pas arrêté de lui rappeler que c'était le 5 janvier mon anniversaire) mais elle n'a pas une très bonne mémoire pour ces choses-là donc ce n'est même pas sûr !

Mais ces quelques instants d'évasion avant la dure journée qui m'attend, ça fait du bien ! J'ai calculé qu'il me restait une heure avant le réveil de mes camarades, et je suis bien décidée à en profiter au maximum. Une fois debout, j'ai senti l'air froid sur mes pieds nus, et me suis dirigée vers la seule et unique fenêtre du dortoir de l'orphelinat.

Je me questionne toujours sur les choses bizarres qui se passent autour de moi lorsque je suis énervée. Je me suis donc encore perdue dans mes pensées. J'en suis sortie rapidement en me rendant compte que je fixais au loin un petit point noir qui grossissait à vue d'œil.

Au début, j'ai été surprise puis l'étonnement m'a submergé jusqu'à la peur car, le petit point noir a pris la forme d'un hibou qui volait vers moi et tenait entre ses pattes une lettre. Il s'est posé sur le rebord de la fenêtre fermée, s'est incliné et a toqué à la porte. Au même moment, une camarade s'est agitée dans son sommeil. Intriguée, j'ouvris la fenêtre. Le hibou me donna la lettre et recula de trois petits sauts. La lettre était écrite sur le plus beau papier que je n'ai jamais vu. J'ai contemplé la lettre perplexe, car je ne connaissais pas cette écriture. Je l'ouvris et des pièces en sortirent pour tomber dans ma main tremblante. Il y en avait de toutes les tailles et de toutes les couleurs : treize de cuivre, dix d'argent et cinq d'or. Accompagnant ma nouvelle fortune il y avait une lettre

que je dépliai et lu :

Chérie, aujourd'hui tu as 10 ans,
Bon anniversaire.

Tu dois te poser des questions, mais patiente un peu jusqu'à demain et tu auras les réponses !

À 1 heure du matin, un attelage guidé par le hibou grand-duc qui t'a apporté cette lettre, te conduira à nous.

Rassemble donc toutes tes affaires et tu les prendras avec toi le moment venu. Dis au revoir à tout le monde car il est fort probable que tu ne reviennes jamais. Enfin, ne t'inquiète pas pour Mme Debonœil, elle est au courant.

P.S. : donne trois pièces de cuivre au hibou.

Maman et Papa qui t'embrassent.

JE N'ÉTAIS PAS ORPHELINE.

Je restais un long moment stupéfaite. Je sortis de mon hébétude lorsque le hibou me tendit sa patte à laquelle était accrochée une petite bourse en cuir. Je compris que je devais y mettre les trois pièces de cuivre.

Sur ce, le porteur de cette merveilleuse lettre partit. Il n'avait pas atteint le toit de la résidence voisine qu'il faisait déjà demi-tour. Et, chose ahurissante, il me dit : « Si je peux me permettre, je vous conseillerais de ne parler à personne de - il fit un geste majestueux autour de lui et sur la lettre -... tout ça. »

Sur ces mots il s'envola, me laissant sans voix.

Pour ça, il pouvait compter sur moi !

Lorsque je repris mes esprits quelques minutes plus tard, ma première pensée fut : « Mais, un oiseau, ça ne parle pas... »

Une deuxième suivit aussitôt :

« Pourquoi mes parents ne se manifestent que maintenant, soit à mon 10ème anniversaire, à mon 3650^{ème} jours de vie ? »

J'aurais dû sauter de joie, me dire que je n'étais pas orpheline... mais non, ce n'était pas ce que je ressentais à ce moment-là.

Mille et une questions tournaient dans ma tête.

Pourquoi m'ont-ils déposée à l'orphelinat ? Pourquoi Madame Deboncœur était au courant et pas moi alors que cela me concernait ? Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ?

Mais je ne pouvais, bien sûr, trouver de réponse à aucune de mes questions. Comme me disait ma « Mère », j'en avais plein ... des questions, et devais attendre ses réponses.

Celle qui me tirait le plus concernait le signe sur la lettre : un dessin représentant deux dauphins, une mère et son bébé. J'avais déjà vu ce signe dans un livre. Il y était présenté comme le sceau de la reine d'un royaume magique de Sorciers et de Sorcières vivant sous terre, que personne n'avait jamais vu. Cela voudrait-il dire que ma « Mère » était la reine de ce Royaume ? C'est impossible ! Quoi que... Les choses bizarres qui se passent autour de moi m'ont souvent fait penser que je n'étais pas « normale » mais... J'ai dû mettre de l'ordre dans mes pensées pour pouvoir raisonner plus calmement.

Reprenons. Ma mère existe, c'est une Reine qui vit sous terre, elle dirige un peuple de Sorciers et de Sorcières.

Dans les nombreux livres que j'ai lus, j'ai appris que les Sorciers et Sorcières n'utilisent pas la magie pour faire des poisons mais juste pour faire la cuisine, le ménage ou encore voyager.

Bien sûr il y en a toujours des plus méchants que d'autres, qui se servent de la magie pour faire le mal.

Mais ma « Maman » faisait partie du premier groupe, je ne pouvais pas penser autrement ! Ce qui veut donc dire que je suis une Princesse dans son Royaume...et que ma tête va exploser parce qu'elle se remplit de trop de nouvelles choses que je n'arrive pas à croire !

J'étais encore perdue dans mes pensées lorsque la cloche censée nous réveiller sonna.

Vite, je cachais la lettre sous mon oreiller et filais aux lavabos, car les retardataires n'avaient que de l'eau froide. Je me débarbouillais, me lavais les ongles, et m'habillais avec l'aide de Lilou. Lorsque je sortis la tête de mon tee- shirt, je vis que toutes mes camarades avaient un regard horrifié vers la fenêtre. Je suivis leurs regards et découvris une trentaine de hiboux

porteurs de lettres.

Lilou leur ouvrit tandis qu'ils s'engouffraient dans l'orphelinat et se posaient sur mon lit. Plusieurs de mes camarades poussèrent un cri et s'éloignèrent. Là, dans un ensemble parfait, les hiboux et... Lilou s'inclinèrent devant moi. Ils lâchèrent leurs lettres. J'en comptais cent trois !

Je pris la lettre attachée à la patte du hibou le plus proche de moi et lus :

Majesté,
Nous vous souhaitons un bon anniversaire,
Vous nous avez manqué.
Revenez-nous en bonne santé,
Au plus vite !

La famille LAMI

La famille LAMI, c'est le même nom de famille que celui de Lilou ! Soudain, elle fut devant moi. Elle me tendit une énorme boîte de chocolat, sur laquelle on pouvait lire, écrit en gros : BON ANNIVERSAIRE HANNAH et à laquelle était accrochée une petite lettre :

Ma chère Hannah,
Bon anniversaire.
Je suis désolée de ne t'avoir rien dit.
Je viendrai avec toi ce soir, te tiendrai compagnie et nous serons ensemble dans ta nouvelle vie.
Je suis vraiment désolée, je ne pouvais rien dire car je l'avais promis.
Je te souhaite une fois encore un bon anniversaire

LILOU TON AMIE POUR LA VIE

En y réfléchissant, c'était bien possible. Lilou est arrivée il y a un peu plus de trois ans. Elle m'a toujours dit que ses grands-parents étaient des résistants morts à la guerre, dans les camps. Je ne suis plus sûre de la véracité de son récit. Elle m'avait dit que sa mère était morte il y a trois ans dans un accident

de voiture et qu'on ne savait pas où était son père. Et à sept ans on est capable de promettre quelque chose en effet.

Mais alors je ne suis pas une petite fille de dix ans ordinaire, je suis une Princesse... qui est dans un orphelinat. Devant cette drôle de réalité, j'éclatais de rire ! J'ouvris les lettres de tous les hiboux : chaque lettre était à peu près du même genre que celle de la famille Lami. Moi qui me disais que personne ne penserait à mon anniversaire ! D'après ce que j'avais compris mon peuple « magique » pensait à moi. Mais la plupart de mes questions restaient sans réponse. Lorsque les hiboux furent sortis, mes camarades n'étaient plus apeurées. Elles étaient maintenant toutes informées de l'existence de mes parents et me souhaitaient même un bon anniversaire ! J'ai quand même dû essuyer une tempête de questions :

« Tu ne nous avais pas dit que c'était ton anniversaire ? Tu ne veux pas leur demander s'ils ont des amis qui voudraient de moi ? Tu ne nous oublieras pas, hein ? Tu viendras nous voir, dis ? »

La journée, ma dernière à l'orphelinat de l'Instruction, ne fut pas différente des autres à trois « détails » près : elle passa comme un éclair. J'eus le droit à une double portion de riz et à une quantité impressionnante de délicieux gâteaux. D'un côté, Madame Debonœil m'avait autorisée à acheter de gros gâteaux au chocolat, fièrement payés avec ma nouvelle petite fortune et que je partageais avec les autres pensionnaires pour fêter mon anniversaire. Et d'un autre côté, le cuisinier avait préparé de succulents gâteaux qu'il me fallait honorer aussi bien entendu... Je me couchai très excitée par cette superbe journée et pensais à la sortie qui m'attendait dans quelques heures.

Nous étions convenues que Lilou me réveillerait à 22 heures pour faire mes bagages, car je voulais partir en secret, à la fois pour ne pas pleurer, mais aussi pour ne pas avoir à répondre à des questions pouvant être embarrassantes. Vers 21 heures 30, je fus réveillée par un cri étouffé mais, ne voyant rien d'anormal, je me rendormis.

Lilou me réveilla à 23 heures sans s'excuser du retard, et avec brutalité, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Elle me pressa même beaucoup pour faire mes valises. D'abord légèrement étonnée puisque nous avions le temps, je le

fus plus encore quand je crus l'entendre jurer ! Mais en y réfléchissant, cela devait vraiment être mes oreilles qui ne tournaient pas rond car, vu la solide instruction que madame Debonoeil nous avait donnée, Lilou n'avait pas appris à jurer ! Cependant, je la trouvais quand même un peu bizarre. Elle ne savait plus où était mes robes, où se trouvaient les toilettes ou si l'on pouvait aller chercher à manger dans les cuisines à cette heure tardive. Tout le monde sait que c'est un acte très sévèrement puni ! Cela ne ressemblait décidément pas à Lilou qui n'offensait pas même une mouche !

Quand un carrosse miteux approcha, le hibou qui m'avait apporté la lettre n'était pas là. Lilou me bouscula avec son baluchon. Lorsqu'il toucha le sol, il produisit un son mat alors que je ne l'avais vu mettre que des habits. Étant toujours à terre, je m'attendais à ce qu'elle m'aide à me relever mais elle n'en fit rien. Je commençais sérieusement à m'inquiéter cette fois : Lilou n'avait jamais été sujette au stress.

Pour vérifier mon impression, je lui demandai de monter et de patienter un instant, ce qu'elle fit non sans rechigner. Une fois libre, je pris le sac qu'elle avait laissé près de moi et l'ouvris. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque dans le sac je découvris mon amie miniaturisée avec un bâillon sur la bouche, ses mains et pieds attachés dans le dos par une corde ! À ce moment-là, je compris que le sac n'était pas celui que « Lilou » m'avait aidé à faire, mais un autre plus grand et en toile. Je la réanimai et défit les cordes qui la retenaient prisonnière. On s'éloigna du carrosse qui n'avait pas encore décollé. Je mis la tête près de la porte et dit à la fausse Lilou (j'en avais maintenant la certitude) qu'elle pouvait partir. Le carrosse s'envola alors vers le ciel...

En attendant le bon carrosse, Lilou revenue à sa vraie taille, me raconta comment elle avait atterri dans ce fichu sac :

- Alors que je dormais, une main m'a saisi par les cheveux pour me mettre dans un sac. Je me suis débattue et ai apparemment réussi à faire assez de bruit pour réveiller quelqu'un mais le bandit m'a brusquement assommé en m'assénant un coup sur la tête, et s'est couché sur moi. Quand je me suis réveillée, eh bien, j'étais attachée dans le sac où tu m'as trouvée, et j'entendais l'imposteur te parler à ma place.

- Tu sais quoi ? C'est moi qui me suis réveillée : j'avais bien entendu un cri étouffé mais je n'ai rien vu.

- Normal, il s'était caché sous mon lit. Grâce à toi, je me suis pris un coup de

maillet sur la tête !

- Je suis désolée !

- Mais non je rigole !

- En y réfléchissant, cela avait tout l'air d'un enlèvement, non ?

- Oui je suis d'accord. Je me disais la même chose il y a à peine une minute. Nous sommes vraiment les meilleures amies. Personne ne pourra dire le contraire.

- Je suis encore d'accord avec toi.

Pendant qu'elle parlait, je la détaillais. Elle était grande et fine, rousse, et avait des yeux d'un bleu presque gris. Toujours joyeuse mais elle cachait quelque chose, un secret. Elle était vraiment très belle !

- Tiens voilà le vrai carrosse, enfin j'espère !

- Il n'y a pas de raison.

Le carrosse s'est approché et nous sommes montées à bord. Après quelques instants, la mésaventure était oubliée et nous nous émerveillions de la splendeur de celui-ci. De l'extérieur il faisait la taille d'une voiture, mais de l'intérieur il était extrêmement grand et beau. Il était rond et fait dans un matériau qui me semblait être de l'or, avec des motifs bleus et bordeaux. Les motifs représentaient pour l'essentiel des animaux. Le dauphin revenait souvent mais j'ai aussi pu distinguer des lions et des fleurs. Il était tellement grand que Lilou a (presque) réussi à se perdre dedans. Ce fut très drôle !

Bientôt une voix sortie de nulle part retentit :

« Nous arrivons bientôt. Préparez-vous à la disparition sous terre ». Plus le carrosse avançait, plus je commençais à m'inquiéter car je ne savais pas ce que voulais dire « la disparition sous terre ». Nous n'étions pourtant pas dans les histoires fantastiques de J.K Rowling, de Lewis Carroll ou encore de Jules Verne avec leurs voyages au centre de la terre grâce à une porte d'accès secrète, pleines d'enfants qui deviennent invisibles ou minuscules - géants - puis minuscules ou inversement !

Je décidais donc, non sans peur, d'aller demander aux hiboux qui conduisaient le carrosse ce que signifiait cette phrase qui m'intriguait beaucoup. La partie arrière du carrosse dépassée, je passai une petite porte, et traversai une

succession de salles aux sols remuants avant d'arriver à l'avant du carrosse. J'ouvris alors une seconde petite porte, et découvris six hiboux-cochers. En entendant la porte s'ouvrir, le hibou le plus proche de moi se retourna. Et me voyant, il s'inclina (je me suis demandée comment il faisait car nous étions en plein vol) et me dit :

« Que puis-je faire pour vous votre Altesse. ? »

Ne m'étant pas encore habituée à ce titre je me retournais pour voir à qui il parlait. Mais il n'y avait que la porte derrière moi. Me rendant compte que le hibou me parlait, je lui répondis :

« - Je voulais savoir si vous pouviez m'expliquer ce que veut dire la « disparition sous terre » s'il vous plaît ?

- Veuillez m'excuser votre Altesse, je vais vous l'expliquer : comme vous l'avez certainement lu et le savez, la plupart des sorciers et sorcières vivent sous terre. Or, comme vous avez aussi pu le constater nous sommes dans le ciel. Il faut donc que nous allions sous terre pour retrouver vos parents. La disparition sous terre veut donc dire que nous allons entrer à l'intérieur de la terre mais étant donné qu'il n'existe pas de passage prévu à cet effet il nous faut en créer un grâce à la magie. Ce passage est ainsi connu de nous seuls. Aucun humain sans pouvoirs magiques ne peut venir nous embêter ou dévoiler nos secrets que nous veillons à garder. Si par malheur nos secrets étaient dévoilés nous serions gravement menacés. Maintenant, si son Altesse le veut bien, il serait préférable qu'Elle rentre et s'assoie à l'arrière du carrosse car c'est la première fois qu'Elle fait ce voyage.

- Je crois que je vais suivre vos conseils... »

Autant dire que je suis retournée m'asseoir à l'arrière avec précipitation !

À peine avais-je refermé la porte que le carrosse changeait déjà de direction, et se dirigeait vers le sol en plein milieu d'un lac que je reconnus comme étant le lac du bois de la Fierté. Je me précipitais très vite vers Lilou qui m'attendait tranquillement avec une barbe à papa dans la main.

« On se dirige vers le sol... nous allons nous écraser ; ou plutôt nous noyer. Je ne veux pas mourir si jeune. Je viens à peine de découvrir que j'ai des parents. J'aimerais bien les rencontrer, leur dire bonjour, les serrer dans mes bras, et voir avec eux le lever du soleil, et le coucher du soleil aussi, me faire de nouveaux amis, et revoir les filles de l'orphelinat, avoir un amoureux, et, et, et » Et je fondis en larmes.

Lilou me prit dans ses bras et me dit :

« Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer, il n'y a pas de raison que cela se passe mal. Quand je suis allée là-bas, cela s'est toujours bien passé.

- Et pourquoi ça se passerait bien ? Tu n'y es pas allée si souvent que ça tout de même ? Si ? »

À voir sa tête, si, elle y était déjà allée un certain nombre de fois.

Par la fenêtre, je vis que nous étions maintenant complètement à la verticale du sol. En voyant cela, je sentis quelque chose qui ne me semblait pas normal. Je me suis toujours fiée à mon instinct et celui-ci me disait que quelque chose clochait. Au bout de quelques minutes, je mis le doigt dessus :

- Mais pourquoi sommes-nous droites ? Si le carrosse est à la verticale nous devrions tomber vers l'avant du carrosse, non ?

- C'est grâce à la magie.

- C'est tout de même inquiétant ! Je me sentirais plus en sécurité si j'étais attachée et que mon corps suivait l'attraction terrestre, pas toi ?

- Tu verras, tu n'as rien à craindre.

- Oui mais je serais quand même plus rassurée de me savoir attachée grâce à quelque chose de solide, une ceinture de sécurité par exemple, et non grâce à une chose magique que je ne connais pas parce que rien ne dit qu'elle ne va pas lâcher.

- Si, moi je te donne ma parole qu'elle ne lâchera pas, cette... chose, comme tu l'appelles.

- Comment peux-tu donner ta parole sur quelque chose qui ne dépend pas de toi ?

- Tout simplement car j'ai entièrement confiance en la magie.

- Toi oui mais moi, non. Je te signale que je n'ai pas vécu dans un monde de sorciers et de sorcières, et que mes parents n'ont pas été là pour m'expliquer comment la vie fonctionne. On ne débarque pas comme ça dans ma vie en me disant que mes parents n'ont pas disparu, qu'ils sont roi et reine d'un monde que tout le monde croit imaginaire ! Alors tu m'excuseras mais quand on me demande, en plus, de donner ma totale confiance, et même ma vie, dans un truc aussi fou que la magie, moi je ne suis pas d'accord.

- Mais...

- Non je suis désolée !

Je sortis de la salle en claquant la porte et me retrouvais ... dans une fête foraine. Endroit tout à fait improbable, voire inapproprié étant donné que ma fureur était telle que mes mains en tremblaient et des larmes coulaient sur mes joues.

Derrière moi j'entendis une porte qui s'ouvrit. Je n'y prêtai pas attention, je savais bien que c'était Lilou. Je sentis qu'elle hésitait. Finalement, elle s'accroupit près de moi et me dit :

- Je suis désolée Hannah. Je n'ai pas réalisé que c'était très soudain. Je te prie de bien vouloir m'excuser.

- D'accord mais à une condition...

- Dis- moi ce que je pourrais faire pour que tu me pardonnes.

- Promets-moi juste de faire un peu plus attention aux choses étranges que tu me dis et, puisqu'apparemment je suis princesse, tu dois veiller à ne pas me mettre en colère et tenir ton rang pour ne pas risquer ta vie, ou finir dans des cachots où tu ne verrais même pas les chaînes qui te relient aux murs !

- C'est promis, je ne recommencerai plus.

Et nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre.

- Compte sur moi. Me fâcher avec toi me fends le cœur.

- Moi aussi. »

Bras-dessus, bras-dessous nous nous sommes attachées avec une ceinture de sécurité sortie de nulle part, sûrement invoquée par Lilou.

Doucement, le carrosse changea complètement de sens. Je ne sais pas comment mais mon corps suivit à nouveau l'attraction terrestre. C'est à ce moment-là que tout bascula (dans tous les sens du terme)...

Je flottais... Ou plus précisément, je n'avais plus de repère et ne voyais rien. Soudain, tout se précisa mais, ne sachant pas à quoi m'attendre, je préférais fermer les yeux.

Connaissez-vous cette appréhension avant de vous mettre sous l'eau de la douche à la piscine. Vous savez, cette incertitude sur le fait de savoir si elle est chaude ou pas. En même temps, on se dit que si on ne se mouille pas, on ne

va pas pouvoir aller se baigner. Il faut multiplier cette peur par cent pour savoir ce que je ressentis à ce moment-là !

Tout doucement, j'ouvris les yeux et attendis... rien... rien...encore rien... et... tout à coup... je me rendis compte que je serrais quelque chose, et pas qu'un peu... je relâchais tout de suite ce que je venais d'identifier comme le bras de Lilou.

Elle me dit :

« C'est bon, nous avons traversé le lac »

Brusquement, je me suis alors levée et me suis précipitée vers la fenêtre. Là, sous la brume, apparut...un nouveau Monde.

TEMPUS FUGIT

Claire Rong

« C'est à tort que les hommes se plaignent de la fuite du temps, en l'accusant d'être trop rapide, sans voir qu'il s'écoule à la bonne vitesse. » - Léonard de Vinci

19h01

Le jour commençait à décliner. Un vent polaire soufflait sur la ville de Krakozie, capitale de la Binairia. Vu du ciel, le centre-ville s'étendait autour d'une immense masse grisâtre : c'était l'Unité Centrale. Dans le hall d'entrée, une grande horloge affichait : samedi 18 décembre 4084 19:01. THK-118 leva ses yeux vers l'horloge et constata avec soulagement que sa longue journée de travail était enfin terminée. Il se leva, se dégourdit les jambes, et s'avança d'un pas allègre vers la sortie de l'Unité Centrale. Ses poumons accueillirent avec joie l'air frais qui lui fit oublier l'atmosphère confinée de son lieu de travail, ainsi que les menaces militaires qui pesaient sur le pays.

Binairia était en pleine guerre contre l'un de ses voisins qui lui revendiquait les mines de platinium -le métal le plus performant jamais découvert sur terre - situées à la frontière. C'était avec justement ce même platinium qu'étaient fabriqués les Robots qui peuplaient le pays. En effet, cela faisait plus d'un millénaire que l'espèce humaine avait complètement disparu de la surface de la Terre. Jadis si puissante, elle avait dominé la planète depuis la nuit des temps, mais avait fini par s'effondrer sur elle-même, victime de sa surpopulation. Néanmoins, les Humains ont laissé derrière eux un bel héritage : les Robots. D'éminents scientifiques avaient confectionné ces petites merveilles et les avaient dotées de pouvoirs quasi-surnaturels, du moins du point de vue des Humains. C'est pourquoi ces Robots avaient survécu à la disparition de leurs créateurs et avaient fondé un nouveau monde grâce à leur merveilleuse intelligence artificielle.

Depuis la naissance du monde robotique, les nouveaux habitants de la Terre avaient tiré des leçons du passé - ce que n'ont pas toujours su faire les Humains - et avaient trouvé une solution ingénieuse pour éviter le triste sort de leurs

prédécesseurs. Tous les Robots étaient fabriqués dans la même usine et possédaient chacun une horloge interne : celle-ci avançait lentement lorsqu'ils effectuaient une action inoffensive ou d'intérêt général, mais sa vitesse s'accélérait dès qu'ils faisaient le moindre geste nuisible à la communauté. Ainsi, les individus utiles à la société vivaient plus longtemps que les malfaiteurs, qui disparaissaient dès que leur décompte interne avait atteint zéro. Néanmoins, les Pères Fondateurs de Binairia avaient fixé une durée de vie maximale. Chaque Robot s'autodétruisait au bout de seulement vingt années d'existence, et la population de Binairia se stabilisait à cent millions d'individus. Mis à part ce système, les Robots avaient un mode de vie tout à fait similaire à celui des Hommes, sauf qu'ils avaient du platineum à la place de la chair et des os, et que leur dépense énergétique ne se mesurait plus en kcal, mais en volts.

L'Unité Centrale était le noyau informatique de Binairia. Tous les Robots binairiens, dès leur fabrication, étaient connectés à l'Unité Centrale. Leurs moindres faits et gestes y étaient instantanément enregistrés, et les ordinateurs de la Brigade criminelle analysaient automatiquement ces données. La Police n'avait même pas besoin de se déplacer, car les individus au comportement suspect étaient interpellés à distance. THK-118, lui, occupait un poste primordial à l'Unité Centrale : il assurait le bon fonctionnement des systèmes automatisés, créait des programmes d'une complexité étonnante, afin que les ordinateurs gèrent correctement les myriades de données dont ils sont assaillis à chaque seconde. Depuis le début de la guerre, il s'acharnait à défendre l'Unité Centrale contre les techniques redoutables des hackers du pays ennemi. Lui seul connaissait le secret pour déjouer toutes sortes de virus inédits. THK-118 était donc un citoyen modèle : il mettait toute son énergie à contribuer à l'effort de guerre, il était un travailleur infatigable et par conséquent, son horloge interne avançait à un rythme extrêmement lent. En continuant de cette façon-là, sa longévité était assurée.

20h15

Comme d'habitude, THK-118 regagna son domicile après un long trajet. Une fois installé dans son fauteuil, il alluma la télévision, espérant que les nouvelles annonceraient que la guerre avait pris un bon tournant. Il découvrit alors une terrible nouvelle qui le mit dans tous ses états : à 19h15, un quart d'heure après qu'il ait quitté son travail, un minuscule drone envoyé par l'ennemi avait réussi

à déjouer le système de surveillance de l'Unité Centrale et avait pénétré dans l'enceinte du bâtiment. Le drone avait ensuite émis des ondes d'une nature inconnue près de la salle où étaient connectées toutes les horloges internes. Les experts, après d'interminables perquisitions, avaient conclu que les ondes émises par ce drone avaient propagé un virus extrêmement puissant, dont l'action était encore inconnue.

« Fichus experts! s'écria THK-118 en bondissant de son fauteuil. Ils n'ont même pas eu l'idée de me demander d'intervenir plus d'une heure après l'incident ! JE suis le spécialiste de la section contaminée ! JE connais les virus mieux que personne ! N'était-ce pas la moindre des choses que d'appeler le spécialiste à la rescousse ?! FICHUS EXPERTS ! répéta-t-il, fou de rage. » Il n'y avait pas une minute à perdre, l'Unité Centrale était sûrement en grand danger, tout comme les microprocesseurs de tous les Robots de Binairia. THK-118 connaissait sur le bout des doigts les stratégies des hackers ennemis : elles pouvaient s'avérer fatales s'il n'était pas là pour les déjouer. « Et pourtant... pensa-t-il avec une inquiétude et une culpabilité grandissantes, mon système de protection est infaillible ! Aucun virus ne peut infecter l'Unité Centrale, même pendant mon absence ! » Tout en maudissant les experts, la guerre, les experts, les hackers, et encore les experts, il se précipita vers l'Unité Centrale en courant comme un dératé et en empruntant tous les moyens de transport les plus rapides.

20h35

« J'espère que ce n'est pas trop tard... » se dit THK-118 en faisant irruption dans le hall d'entrée de l'Unité Centrale, bousculant sur son passage plusieurs collègues qui s'entretenaient inutilement pour trouver une solution. Dans le chaos général, personne ne fit attention à ce fou furieux qui fendait la foule en proférant toutes les injures les plus odieuses. Après avoir traversé des labyrinthes de couloirs, THK-118 arriva devant sa salle de travail, dont lui seul détenait les clés. Il fut agréablement surpris en s'apercevant qu'il était seul dans cette partie-là du bâtiment. Les experts, apparemment, étaient allés chercher la solution aux mauvais endroits.

20h40

En deux temps trois mouvements, il était installé devant son ordinateur, et commença à scruter l'écran. « 0101101011100001010...01001010100101011

... lisait-il, oh non, mon Dieu, pas ça... » L'anomalie dont il venait de détecter quelques symptômes était pire que tout ce qu'il avait pu imaginer. Il n'aurait jamais pensé que les hackers auraient la capacité de mettre au point un tel virus... Un virus qui, s'il infectait la totalité du réseau, serait fatal pour les Binairiens. Espérant, sans trop y croire, que sa panique lui avait donné la berlue, THK-118 relut les innombrables lignes de codes binaires. « 01011010111.....11 01010101001010001010101... » THK-118 resta sans voix. Son pire cauchemar était confirmé. Il comprenait qu'une catastrophe allait survenir. Il fallait agir vite. Très vite. Et tout seul, car personne d'autre n'était compétent pour ce genre de scénario.

Le virus avait déjà touché toutes les machines de l'Unité Centrale. Dans vingt minutes exactement, l'horloge interne de tous les Robots de Binairia allait s'inverser. Elle avancerait plus vite lors d'une « bonne » action, tandis que les « mauvaises » actions allongeraient l'espérance de vie. Les Robots avaient la possibilité de consulter leur horloge interne à la manière d'une montre. Ils s'apercevraient bientôt de l'inversion et seraient totalement impuissants. Pour survivre, ils devraient alors semer le plus de mal possible autour d'eux. Ce serait l'anarchie : tout le monde commencerait à détruire tout ce qui lui tomberait sous la main, puis la guerre civile : les Robots chercheraient à tuer leurs semblables de la manière la plus atroce qu'ils puissent imaginer. « Si cela arrive vraiment, c'en est fini de Binairia » pensa THK-118. Puis il fut submergé par la culpabilité : « Je serais l'unique responsable de tout ce carnage... Mon programme de protection n'a pas fonctionné... Je n'aurais jamais imaginé ça... Pourquoi n'ai-je pas conçu un logiciel plus performant ? POURQUOI ?! »

20h45

Un profond silence répondit à son cri de désespoir. On n'entendait que les bruits des engins de détection des experts qui ronronnaient au loin, à l'autre bout du bâtiment. THK-118 comprit que l'heure n'était pas aux lamentations. Il ne devait surtout pas baisser les bras. Machinalement, il consulta son horloge interne. Le compte à rebours s'affichait sur un écran installé sur son bras droit. Les chiffres qu'il vit alors le laissèrent abasourdi, comme s'il venait de recevoir un gros coup de massue sur la tête. Son espérance de vie avait été quasiment divisée par deux depuis qu'il avait quitté l'Unité Centrale à 19h. N'en croyant pas ses yeux, THK-118 se demanda ce qu'il avait bien pu faire qui lui aurait coûté si

cher en si peu de temps. Après une longue minute de réflexion, aucune solution plausible ne lui vint à l'esprit. Il continua à regarder fixement son horloge. Le temps fuyait à une vitesse folle, plus vite qu'à aucun moment de sa vie. La panique chassa l'incompréhension : THK118 bondit sur ses pieds et s'empara de sa tablette numérique, où figuraient toutes les consignes à suivre en cas de dysfonctionnement de l'horloge interne. En effet, quelques courts-circuits pouvaient parfois survenir, car même avec toutes les prises de précautions des ingénieurs, les défauts de fabrication n'étaient pas inexistantes chez les Robots binariens. THK-118 survola tous les cas de figures prévus par les spécialistes de l'anatomie robotique, mais sa situation ne correspondait à aucun d'entre eux. De rage, il jeta violemment sa tablette contre le mur. Il fut inondé d'une pluie de verre, puis, s'étant calmé, s'aperçut qu'il venait de faire une action considérée comme « nuisible », qui provoquerait une accélération supplémentaire de son horloge. Il dirigea son regard sur l'écran de son bras droit, et resta bouche bée. Après quelques secondes qui lui parurent une éternité, son intelligence artificielle se remit à fonctionner. C'est alors qu'il fut frappé par la terrible vérité.

20h50

« Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » se demanda-t-il, stupéfait. Le virus s'était déclenché plus tôt que prévu sur lui : en temps normal, il aurait perdu beaucoup de minutes de vie en fracassant une tablette, mais ce n'était pas le cas. Son horloge semblait le féliciter d'avoir réalisé une action particulièrement bénéfique. Normalement, tous les Robots binariens verraient leur horloge s'inverser à exactement 21h00. Mais, hasard ou pas, THK-118 était légèrement en avance. Désormais, s'il voulait survivre, il était condamné à faire le plus de mal possible. Pourtant, la pensée qui lui vint à l'esprit était bien différente : bien qu'il lui restât peu de temps à vivre, il avait encore une chance, une toute petite chance, de faire de son mieux pour essayer de déjouer le virus. N'écouter que son courage, il se mit au travail, et tâcha d'employer toutes les expériences acquises au cours de sa longue et brillante carrière. Il commença à créer un programme antiviral d'une complexité étonnante. L'écran de son ordinateur se couvrit d'innombrables lignes de codes indéchiffrables : #240632289622440465*56653...4855236333-[1045467108912]-80232780890...

20h53

Pendant ce temps, son horloge interne filait à toute vitesse, se rapprochant dangereusement de 0. [6737]~292170023219090135714604680324/0413413875090341... Peu lui importait, THK-118 préférait sacrifier sa vie, si cela pouvait éviter la destruction de Binairia. Son programme était presque terminé, cette fois-ci, il n'avait pas perdu de temps. {3740909877514413064336750939405}.. Mais il fallait plusieurs minutes pour que son programme agisse et éradique le virus déjà tapi dans les moindres recoins de l'Unité Centrale.

20h55

Il en était à l'avant-dernière ligne : 4334349090454251156801465768//6[09804545]... Et le voilà à la dernière ligne: 45908967~[9014870965243]. Il appuya immédiatement sur « Lancer ». Action antivirale : 0% Son horloge interne affichait : « Il vous reste 04 minutes et 36 secondes de vie. » Action antivirale : 9% Tel une clepsydre infernale, les secondes s'écoulaient à flots, et semblaient faire la course avec le programme de THK-118. Ce dernier, pourtant, ne s'en préoccupait pas le moins du monde. Action antivirale : 17%.

20h56

L'horloge interne continuait sa course folle dans la plus grande indifférence : « Il vous reste 03 minutes et 02 secondes de vie.» Pour la première fois de sa vie, THK-118 dut prendre son mal en patience. Action antivirale : 33% Il ne doutait pas que son programme puisse fonctionner, mais la fin du monde - de son monde, Binairia - allait survenir dans moins de 3 minutes. Etait-ce assez pour l'antivirus ? Ou bien, Binairia était-elle déjà condamnée ? Action antivirale : 45% « Patience... THK118 se mit à parler tout seul à haute voix pour calmer son angoisse. Ces questions ne vont pas rester sans réponses pour longtemps... » Il regarda à nouveau son avant-bras droit. Les nombres affichés sur l'écran se réduisaient avec une vitesse impitoyable : « Il vous reste 02 minutes et 11 secondes de vie. » Action antivirale : 58%.

20h57

THK-118 maudissait à présent, non pas les fichus experts, mais la lenteur du courant électrique. Il avait fait son maximum. Son travail allait-il porter ses fruits, ou Binairia serait-elle bientôt le théâtre de la plus grande boucherie

robotique jamais connue ? Action antivirale : 70%. L'horloge interne de THK-118 était devenue un Petit Poucet cruel, égrenant dans sa course de précieuses secondes : « Il vous reste 01 minute et 44 secondes de vie. » Action antivirale : 81%.

20h58

C'est là que tout allait se jouer. Quel que soit le sort de Binairia, THK-118 serait assez heureux s'il pouvait assister à la réussite, ou à l'échec, du plus grand chef-d'œuvre informatique de sa vie. Action antivirale : 92% Il n'avait pas besoin d'être un génie pour savoir que sa fin était bien proche : « Il vous reste 00 minute et 35 secondes de vie. » Il se demandait seulement, si par miracle Binairia survivrait, si ses compatriotes se souviendraient de lui comme un héros, ou comme un fonctionnaire incompetent et impuissant ? « Il vous reste 00 minute et 12 secondes de vie. » Action antivirale : 99%. Au comble de l'impatience, THK-118 garda ses yeux rivés sur le nombre 99... qui se transforma enfin en 100, à l'instant où son mécanisme d'autodestruction se mit en marche et le consuma tout entier.

Dans le hall d'entrée de l'Unité Centrale, la grande horloge indiquait : samedi 18 décembre 20h59. Au milieu de son cadran était gravée une inscription dans une langue perdue depuis des siècles, incompréhensible des Binairiens : Tempus fugit.

LES ROSES DE MONSIEUR DUMONT

Maylis de Haultfoeuille

A huit heures du matin, en saison estivale, un rayon de lumière, s'introduit dans la fente des rideaux et traverse perpendiculairement la chambre de Monsieur Dumont. Il tombe exactement du côté de l'oreiller où repose son visage; l'ouverture entre les rideaux a été précisément prévue à cet effet : réveiller Monsieur Dumont à huit heures sonnantes. Il replie alors le pan de ses draps jusqu'au milieu du lit, s'assoit au bord du matelas au bas duquel se trouvent ses pantoufles. Puis, il attrape l'étui en cuir posé sur la table de nuit, sort le mouchoir de soie plié en quatre et nettoie efficacement les verres toujours propres de ses lunettes. Lorsqu'il les a rigoureusement placées à l'intersection de l'os du nez et du cartilage, Monsieur Dumont consulte son agenda, posé dans le coin droit de la petite table. Le programme de la journée y est reporté, par heure ou par demi-heure pour qu'aucune minute ne soit perdue. Le temps de Monsieur Dumont est précieux, comme le lui a fermement appris son éducation. Les jours suivent tous le même protocole, respecté avec une rigueur militaire, et pourtant Monsieur Dumont accomplit encore chaque usage avec passion. Il se rase avec la même résolution qu'il y a trente-cinq ans parce qu'il déteste toujours autant la sensation de la peau encore rugueuse, applique toujours la même noisette de crème sur ses bajoues, à présent tombantes sous le poids des années. Délimiter la raie de ses cheveux est accompli aussi consciencieusement que la première fois qu'il lui a été donné de se peigner seul. L'unique différence entre ses deux époques tient à l'aspect maintenant grisonnant de ses cheveux. Il accorde toujours autant d'intérêt à dompter ses sourcils broussailleux ou à nettoyer le creux de ses oreilles car, pour Monsieur Dumont, chaque moment doit être vécu avec intensité. Et cependant, rien d'imprévu, rien de curieux ne doit advenir dans sa vie; ce qui n'est pas consigné dans son agenda, n'y a pas sa place. Monsieur Dumont n'aime pas savoir qu'il ne contrôle pas la situation. Un événement insolite nuirait à sa tranquillité. Or Monsieur Dumont déteste que l'on dérange le cours serein de son existence. Rafraîchi, Monsieur Dumont choisit ensuite les boutons de manchettes qui

complèteront sa tenue préparée la veille. Il s'habille méticuleusement, mais s'attarde à peine devant le miroir en pied. Grâce à un goût affermi auprès du beau monde des années durant, il juge maintenant de l'élégance d'un habit d'un seul coup d'œil. Il sait d'avance que sa veste en tweed sied parfaitement aux épaules ou que le col italien complète subtilement la coupe droite du tailleur. Sans jamais avoir été la vedette des cercles mondains, Monsieur Dumont s'y est néanmoins distingué par la justesse de ses réflexions et son esprit diplomate. Sa politesse, si grossier soit son interlocuteur, est aussi absolue que le soin de sa tenue. Jamais extravagant, toujours convenable, Monsieur Dumont maîtrise parfaitement l'art d'avoir l'air raffiné sans l'être pour autant. Ni brillant, ni sot, il n'en ait pas moins cultivé et curieux. Chaque instant est une nouvelle occasion d'enrichir son savoir. C'est pourquoi il découvre par exemple, dans L'art du sécateur, à quel niveau de la pousse doivent être taillés ses buissons pendant les huit minutes durant lesquelles il attend que son lait chaud refroidisse, tout en raclant de sa cuillère les rebords de sa tasse pour décoller la crème.

Quoique vivant seul, Monsieur Dumont ne laisse jamais trainer ses affaires. Après son petit déjeuner, il se lave les mains et repose donc sa lecture matinale sur l'étagère qui convient. Il enfle ensuite un long manteau en laine noire, dispose son chapeau à larges bords au niveau de la seconde ride du front et sort son chien. Monsieur Dumont aime son épagneul : il le lave à grande eau tous les mois, brosse son poil et lui réserve un coussin de choix dans la cuisine. Au grand dam de son maître, l'animal a cependant l'irritante habitude de creuser des trous dans le jardin ; et malgré maintes corrections, il revient régulièrement de la recherche infructueuse d'un os, les griffes noires et la truffe poussiéreuse. Du moins est-il moins encombrant qu'une femme ! Aussi, monsieur Dumont ne se plaint pas d'un sort qui aurait pu être pire.

Après sa promenade, Monsieur Dumont se lave les mains et se rend dans son lieu favori : sa bibliothèque. La pièce, de taille moyenne, peinte en blanc cassé et tendue de rideaux verts, conserve l'odeur particulière des vieux livres. Elle n'est chargée d'aucune fioriture, d'aucun bibelot susceptible de capter la poussière, si ce n'est une lampe Tiffany sur le rebord d'une table accoudée à un fauteuil taupe. Rien n'est laissé au hasard. La bibliothèque de Monsieur Dumont est ordonnée, sectionnée, numérotée par auteur, genre et année d'édition. Le mur face à la fenêtre est occupé par un large meuble de chêne qui abrite sa

littérature préférée : Sartre et ses huis clos, les romans inertes de Flaubert, les œuvres vertueuses de Madame de Lafayette et de Rousseau. On y trouve aussi des biographies d'hommes illustres partisans de l'ordre : Ancus Marcius, Louis XIV, Robespierre ou encore Napoléon. Sur le mur de droite sont conservées les anciennes éditions, reliées et tranchées or, bijoux précieux que Monsieur Dumont contemple, dépoussière et aère chaque semaine. En face est rangée la philosophie épicurienne et platonicienne ainsi que l'œuvre complète de Zweig. Les traités de botanique occupent les deux derniers niveaux. Monsieur Dumont possède aussi une étagère en bois clair sur laquelle reposent les ouvrages en cours de lecture - il en lit toujours trois ou quatre en même temps - et son manuel Contre les petites nuisances quotidiennes, qu'il consulte fréquemment. Monsieur Dumont voue une passion sans faille à ses livres, seuls amis silencieux et fidèles, pour lesquels il sacrifie même son déjeuner.

Entre deux chapitres, Monsieur Dumont boit son café. Puis il se lave les mains, troque sa veste en tweed contre un tablier en coton noir, un chapeau de paille de chez Traclet, des bottes et des gants en caoutchouc. Il se rend ensuite dans le cabanon au fond du jardin, décroche ses outils et s'attèle à la culture de ses roses. Monsieur Dumont raffole des roses, elles le subjuguent. Il n'existe pas un instant, hormis lorsqu'il lit, où il ne pense à elles, au moyen de les choyer davantage, de leur fournir le meilleur terreau, le meilleur ombrage. Il les taille tous les jours pour éviter que les branches ne s'emmêlent. Il lime une à une les épines pour qu'elles ne percent les feuilles ou n'éraflent pas les tiges adjacentes. Il humidifie chaque pétale pour stimuler l'ascension de la sève. Il traite chaque variété de roses selon un cérémonial particulier, enrichit la terre de composte et concocte régulièrement un mystérieux onguent pour faire briller les nervures. Il cultive aussi des jeunes plants dans un terrarium à lampe chauffante qui lui demande deux heures d'entretien par jour. Monsieur Dumont connaît chaque parcelle de son jardin et son degré d'humidité, la manière dont il faut tasser la terre pour que l'eau y pénètre graduellement et l'heure à laquelle le soleil frappe les Gallica Versicolor. Il a appris à croiser les variétés et s'émeut de la création d'un nouveau rosier comme de l'arrivée d'un nouveau-né. Il les agence afin de créer un dégradé de teintes mais sépare aussi chaque massif par des arceaux de fer disposés au millimètre. Monsieur Dumont se considère comme un artiste-peintre composant grandeur nature. Il

trouve son inspiration pendant de longues promenades, durant lesquelles son regard se promène sur la campagne environnante à la recherche d'une nouvelle palette de couleurs. Monsieur Dumont suit toujours le même itinéraire, en bordure de forêt. Il aime le grand air mais abhorre les coins bruyants. Et tandis qu'il laisse fureter son chien, il se félicite de ne pas s'être marié ou engagé dans un poste haut placé, situations qui, passées l'euphorie des premiers moments, n'induisent que jérémiades de mégère, hurlements de gamins ou récriminations de syndicats. Trop de personnes se méprennent sur les responsabilités qu'impliquent pareilles promesses puis se repentent amèrement d'avoir été aveugles. Monsieur Dumont se moque de l'inconscience des gens ayant perçu trop tard le bonheur de vivre seuls.

Un épagneul requiert déjà bien assez d'attention pour ne pas s'encombrer davantage. Après sa marche quotidienne, Monsieur Dumont se lave les mains et consacre exclusivement la fin de l'après-midi à évaluer le bien-être de ses roses, travail complexe qu'il accomplit avec minutie. Il note l'éclosion d'un bourgeon, mesure la croissance des branches, soigne les plants malades ou accompagne l'agonie d'un bouton arrivé à maturation puis, au crépuscule, il arrose chaque parcelle à l'eau sans calcaire, range ses outils dans le cabanon, replie ses gants et son tablier, brosse ses bottes et accroche son chapeau. Avant de remettre des vêtements propres, il se lave les mains pour les relaver par la suite. A vingt heures moins six, Monsieur Dumont referme le livre qu'il a entamé et prépare le dîner qu'il entame une demi-heure plus tard non sans avoir nourri son chien. Lorsqu'il a nettoyé la table, Monsieur Dumont se lave les mains, renvoie l'épagneul à son coussin et, satisfait d'avoir été obéi, se dirige vers la salle de bain. Tandis qu'il frotte méthodiquement l'interstice entre chaque orteil, il se réjouit de cette journée si bien occupée et de l'énergie avec laquelle il mène sa vie tranquille. Rien ne préoccupe Monsieur Dumont puisqu'il sait ce que demain lui réserve ou plutôt, ce qu'il réserve au lendemain. C'est pourquoi tout en réajustant son oreiller au centre du lit, il n'espère pas mais sait que demain, le rayon de soleil de huit heures viendra y frapper perpendiculairement pour le réveiller.

Pourtant, le premier du mois d'août, Monsieur Dumont sent en se réveillant que quelque chose n'est pas en ordre. Il ne peut se tromper. Il y a dans l'air une étrange odeur d'inconnu qui le pique horriblement. Quelque chose qu'il n'a pas prévu dans son agenda est sur le point de se produire, quelque chose

d'angoissant. Il se rend, suspicieusement, à la fenêtre donnant sur le jardin. Rien. Peut-être aura-t-il plus de chance côté rue. Son nez ne l'a effectivement pas trompé : il aperçoit du perron un coupé jaune, quatre places, sièges en cuir et capot aérodynamique garé un peu plus bas dans la rue. De nouveaux voisins. Bruyants à en juger par les cris d'excitation qui lui parviennent de la voiture. Nombreux, si l'on en croit les trois valises que décharge du coffre celui qui semble être le père de famille. Monsieur Dumont ne s'attarde pas davantage devant cet insupportable spectacle. Il ajuste sa cravate, dépoussière machinalement les manches de son blazer bleu marine, et se dirige, vigoureusement, en direction des intrus. Il ralentit nonchalamment son pas à leur approche et, mollement, esquisse un signe de tête à l'attention des regards qui se tournent vers lui.

On lui fait part des périples du trajet et c'est d'un air sincère qu'il s'extasie devant la beauté de paysages qu'il n'a pas vus, réproouve arbitrairement l'attitude des mauvais conducteurs et répond par un sourire franc à l'œil complice du mari ravi d'avoir pu ajouter un détail cocasse au récit du voyage. Comme Monsieur Dumont s'inquiète de ne pas apercevoir le troisième occupant, apparaît soudain dans l'entrebâillement de la portière, la figure renfrognée d'un garçon de 7 ou 8 ans, qui disparaît aussitôt sous la visière d'une casquette bariolée. Monsieur Dumont l'observe attentivement descendre de voiture et sans que personne ne l'ait invité à entrer, traverser en courant le jardin le séparant de sa nouvelle chambre. Il esquisse un imperceptible geste de dégoût. L'apparition n'a duré que quelques secondes mais déjà durant sa course, Monsieur Dumont a repéré l'allure négligée du gamin, son nez grossier et ses ongles, rongés pour mieux adhérer à la croche du pistolet à fléchette qu'il ne quitte jamais, lui rapporte-t-on. Malgré ses efforts pour conserver un timbre doux et détaché afin de sembler indifférent à cette irruption impolie, le ton de Monsieur Dumont se refroidit soudainement.

De retour chez lui, Monsieur Dumont tente de se rassurer : l'enfant ne représente une menace que s'il approche de son jardin. Ce qui ne saurait arriver. Cela serait déplorable. Rien n'a jamais entravé ses habitudes, et cela doit continuer. Rassuré par ces pensées optimistes, Monsieur Dumont poursuit placidement le programme de sa journée pour ne pas perdre davantage de temps. Ce soir-là, il trouve aussi sereinement le sommeil que les autres jours. Cependant, le lendemain, la désagréable odeur plane encore sur le quartier.

Jusqu'en début d'après-midi rien ne laisse pourtant présager que se trame un désastre. Monsieur Dumont noue son tablier de coton noir et retire ses outils du cabanon d'ailleurs avec plus d'entrain encore qu'à l'accoutumée.

Aujourd'hui, c'est le jour du compost. Il scrute un instant l'étendue de son œuvre avant de se mettre au travail, mais est arrêté net dans son élan : parmi les Damascena brille une couleur dissonante avec l'harmonie chromatique du jardin. Il s'approche. Entre deux tiges brisées trône insolemment une fléchette à ventouse jaune vif. Le visage grave de Monsieur Dumont reste impassible. Il s'accroupit pour ramasser avec précaution l'objet du délit, se relève, traverse le jardin et laisse calmement tomber la fléchette dans la poubelle des déchets plastiques. Il rentre ensuite dans la maison pour en ressortir aussitôt avec deux tuteurs en bois qu'il fixe minutieusement aux deux branches cassées. Puis il retire un à un ses doigts des gants et se lave longuement les mains. Monsieur Dumont n'a pas l'intention de bousculer sa journée. Toutefois il se fait aussi un devoir de ne jamais laisser une pensée préoccupante en suspens. Or, aujourd'hui Monsieur Dumont sait ce qu'il veut ; il souhaite se soulager de l'irritante odeur qui l'entoure depuis trois jours et plus encore depuis la découverte de cette fléchette. Et Monsieur Dumont obtient toujours ce qu'il veut.

A la fin de l'été, Monsieur Dumont contemple avec ravissement les fruits de son travail. Malgré les chaleurs d'août, ses roses n'ont jamais été aussi épanouies ; elles apprécient leur nouvel engrais. Le quartier est aussi calme qu'au premier jour. Les stores de la maison voisine sont abaissés. Et par-dessus tout son chien ne gratte plus les plates-bandes : il a retrouvé son os.

LE TRAQUÉ

Zoé Chassaing

Albert courait à perdre haleine depuis ce qui lui semblait être une éternité, il fallait qu'il s'arrête pour reprendre des forces, il savait qu'il ne tiendrait pas longtemps à ce rythme. Il se plaqua contre un mur, tremblant, ferma les yeux quelques secondes et reprit petit à petit son souffle. Il se pencha pour jeter un œil discret sur le trajet qu'il venait de parcourir : aucune trace de ses poursuivants, il avait encore du temps. Il fallait qu'il trouve rapidement un endroit où se cacher. Il regarda autour de lui, tourna la tête dans tous les sens en essayant de visualiser où il se trouvait. Il aperçut au loin la cabane du jardinier, s'il arrivait à l'atteindre il pourrait se réfugier dedans et réfléchir à un plan de secours pour échapper à ce traquenard. Il longea les écuries en rasant le mur, sur la pointe des pieds, de peur de se faire repérer. Albert allait devoir maintenant traverser le champ, il allait falloir être discret car il serait complètement à découvert. Il entendit tout d'un coup des cris et des bruits de course, ils le cherchaient ! Il se jeta à terre dans les hautes herbes sèches et commença à ramper à toute vitesse. Il se dit qu'il avait de la chance que le champ ne soit pas encore labouré. À plat ventre, Albert s'aidait de ses coudes et de ses genoux pour avancer. Il s'était fait mal quand il s'était plaqué contre le sol, il sentait du sang couler sur son genou droit. Il se disait tout en avançant qu'il allait sûrement devoir lui-même recoudre sa plaie, il craignait même qu'on doive l'amputer après. Malgré sa douleur, il se tortillait pour arriver le plus vite possible à la cabane, il leva la tête et aperçut son toit délabré. Il s'accroupit et marcha en canard les derniers mètres qui le séparait de son refuge. Il toucha enfin le mur de pierres froides qui s'effritaient, contourna à quatre pattes l'angle de la cabane et s'éroula derrière. Il entendait les autres qui le cherchaient, lui et les siens, il espérait que ses hommes aient pu s'échapper, ou du moins se mettre à l'abri. Il s'assit, dos au mur, afin d'examiner son genou. Il était tout écorché, la chair à vif, du sang recouvrait sa jambe qu'il tenta d'essuyer avec son tee-shirt. Il cracha sur le tissu et tamponna son genou avec, pour nettoyer la plaie. Il se releva et se dirigea vers la porte. Se dressant sur la pointe des pieds, il regarda d'abord

par la fenêtre, à travers les carreaux couverts de poussière et de toiles d'araignée, la cabane semblait inhabitée depuis des lustres. Il essaya d'ouvrir la porte mais elle était fermée ; il força, tapa de toutes ses forces dessus mais rien n'y fit. La panique le prit ; il était sans défense, totalement démuni face à ses adversaires cruels et sans scrupules, il fallait absolument qu'il trouve un plan de secours. Il fallait qu'il revienne sur ses pas, il devait retrouver son unité, à plusieurs ils pourraient réussir à s'échapper. La traversée du champ le terrifiait, c'était pour lui comme un no man's land, il pouvait être capturé à tout moment. Il allait devoir s'en remettre à la providence. Il refit donc le tour de la cabane et se trouva de nouveau face à une immensité verdoyante. À ce moment précis, il entendit un long hurlement et reconnut la voix d'Agathe. Horrifié, il la vit au loin se faire capturer par leurs attaquants, ils la traînaient au sol sans aucun ménagement, Albert entendait d'ici leurs railleries, il sentit le rouge lui monter aux joues et balança un coup de pied en l'air, fou de rage. Il sentit soudain des larmes sillonner ses joues, il secoua la tête, s'essuya les yeux avec ce qui restait de la manche de son tee-shirt déchiré. Il ne devait pas s'attarder à penser à la capture d'Agathe, pourtant les souvenirs défilaient dans son esprit. Albert la revoyait radieuse, souriante, qui riait à gorge déployée en secouant ses bouclettes blondes, se balançant au rythme de leurs rondes endiablées ; la retrouverait-il jamais ? Albert ne retenait plus ses larmes à présent, ils étaient en train de perdre la partie. Comment avaient-ils pu être aussi bêtes, ils ne réussiraient jamais à sortir d'ici libres. Pourtant il restait un dernier espoir, si Albert réussissait à rejoindre le reste de son unité, ils pourraient trouver un moyen de délivrer Agathe et de s'enfuir tous ensemble. Il fallait faire vite avant que les traqueurs ne fassent passer Agathe du côté de la force obscure. Albert se mit à réfléchir à toute vitesse : il était presque sûr d'avoir vu Martin rentrer par la porte dérobée de la grange située derrière les écuries, Sophie devait forcément l'avoir rejoint, ils étaient inséparables et beaucoup plus efficaces dans les missions quand ils étaient ensemble. S'il retrouvait au moins ses deux acolytes, leurs chances de s'en sortir seraient forcément multipliées, ils avaient toujours de bonnes idées, certes souvent insolites, mais qui avaient le mérite de fonctionner. Bien, Albert se redressa, vérifia les alentours, tout paraissait calme, la capture de Agathe avait au moins l'avantage d'avoir fait office de diversion. Albert respira un grand coup et se mit à courir de toutes ses forces. Décidément la peur donnait vraiment des ailes, il avait l'impression de ne

plus toucher terre, à tel point qu'il ne voyait même plus ses courtes jambes s'agiter, apercevant juste du mouvement flou. En moins de trente secondes il se trouvait devant l'écurie. Il s'était rapproché de ses poursuivants, il les entendait, ils n'étaient pas encore ressortis de leur camp situé derrière le château. Albert ne se souvenait pas très bien où se trouvait la porte de l'immense grange, il allait lui falloir faire le tour. À pas de loup, il sautillait en essayant de se fondre dans la vigne vierge qui recouvrait les murs de la grange. Tout à coup, il stoppa son avancée stratégique et se plaqua contre la vigne ; ils arrivaient, il les entendait arriver en masse, sans discrétion aucune. Paniqué, son souffle s'accéléra, machinalement il essaya de s'enfoncer un peu plus dans la plante grimpante, des gouttes de sueur perlaient sur son front, il était perdu. À ce moment, il sentit quelque chose qui sortait du mur lui érafler le dos, il se retourna et se retrouva face à la petite porte recouverte par les feuilles de la vigne ! Intérieurement Albert criait au miracle et remerciait Dieu de toutes ses forces ; il sourit et poussa violemment sur la porte qui s'ouvrit dans un grincement sinistre, il s'empressa de rentrer et essaya de refermer la porte doucement en la retenant mais il ne faisait pas le poids et celle-ci se claqua violemment. Albert avança prudemment au milieu de cette espèce d'immense grenier, il fallait qu'il trouve Martin et Sophie. Son pas faisait grincer le parquet usé du bâtiment, il fallait être délicat car l'ennemi pouvait être partout. Soudain il crut entendre un chuchotement ; il vit une ombre se faufiler furtivement derrière le minibus garé dans la grange. Albert avança dans cette direction, il percevait maintenant distinctement des voix ; il bondit alors derrière le minibus et se retrouva nez à nez avec ses deux compères. Il leur fit signe de ne pas crier et leur montra du doigt la porte par laquelle il était entré. Il s'assit près d'eux et leur expliqua ce qui venait de se passer pour Agathe : « Elle s'est faite embarquer les gars ! Faut qu'on aille la chercher, on ne peut pas la laisser chez eux, ils vont lui faire un lavage de cerveau et la faire rentrer de force dans leurs troupes ! » Sophie et Martin se regardaient, indécis : « C'est sûrement trop tard maintenant, il va falloir tenter une sortie, mais sans elle... ». Albert était désespéré, il fallait qu'il tente quelque chose, il n'avait pas le droit de laisser Agathe aux mains de leurs ennemis. S'ils devaient gagner la partie, ils devaient la gagner tous ensemble. « Eh bien moi j'irai la chercher ! Sauvez votre peau, après tout je m'en fiche, mais j'avais espéré que vous seriez plus solidaires ! » s'écria-t-il. Il se leva, furieux, et se dirigea vers la fenêtre qu'il venait de repérer sur le mur d'en face.

Il essuya la poussière qui recouvrait les vitres et se plaqua au sol brutalement. Ils étaient là, dehors, ils tournaient autour de la grange ! Ils avaient dû entendre la porte claquer ! Il regarda Martin et Sophie qui s'étaient figés en le voyant s'étaler par terre, il leur montra la fenêtre et chuchota : « Ils sont là ! ». Ils s'accroupirent tous les trois sous la fenêtre et tendirent l'oreille : ils entendaient les autres les chercher, ils étaient déchaînés, ils criaient, rugissaient de rage et de colère. Martin se redressa lentement pour pouvoir voir ce qui se passait : il se retrouva face-à-face avec Agathe qui regardait par la fenêtre. Leurs yeux se croisèrent, Martin vit une lueur d'hésitation passer furtivement dans le regard de son ancienne camarade, puis elle hurla : « Ils sont là ! Dans la grange ! ». Martin se retourna, effaré : « C'était Agathe ! Elle est passée dans leur camp ! Je t'avais dit qu'il était trop tard ! ». Il fallait faire vite, maintenant qu'ils étaient repérés ils devaient trouver un moyen de sortir de cette grange car le refuge qu'elle était jusque-là allait devenir leur prison. Ils se précipitèrent vers la fenêtre, les deux garçons hissèrent Sophie sur l'appui afin qu'elle l'ouvre. Sophie, debout sur l'appui se précipitait, elle avait les mains moites, elles glissaient sur la poignée de la fenêtre ; elle se mit à pleurer : « J'y arrive pas ! J'y arrive pas ! On ne s'en sortira pas ! ». Albert grimpa à son tour, poussa Sophie qui tomba de la fenêtre sur Martin, et l'ouvrit d'un grand coup de pied. Il se tourna, attrapa la main de Sophie, la fit monter et sauter dehors, puis il fit de même avec Martin. Il entendit la porte à l'autre bout de la grange s'ouvrir brutalement, c'est à ce moment-là qu'il sauta, en fermant les yeux. Il retomba mollement dans la boue. Tandis que Martin l'aidait à se relever, il dit : « Grouillez il faut y aller ils sont dans la grange ! Il faut qu'on arrive à sortir d'ici, le portail est juste devant le château on a juste à contourner la grange ! ». Ils se mirent à courir à perdre haleine, Martin entraînait Sophie par la main, Albert souffrait le martyr à cause de son genou qui s'était remis à saigner ; mais ils devaient arriver au portail. Ils l'aperçurent au loin, plus que quelques mètres et ils avaient gagnés, ils étaient libres. Sophie se mit à rire, elle haletait : « Ça y est, c'est bon on peut y arriver ! ». La main d'Albert se tendit vers les barreaux de la grille dans un dernier élan, il saisit la grille, voulut la pousser pour l'ouvrir avec l'aide de ses compagnons, quand ils entendirent un bruit de course derrière eux. Albert soupira, sentit une main attraper son épaule : « Trouvés ! C'est vous les chats maintenant ! ».

L'OMBRELLE ET LE PARAPLUIE

Danièle Covo

Un parapluie et une ombrelle se rencontrèrent un jour et tombèrent passionnément amoureux l'un de l'autre.

Cela s'était passé chez M. et Mme Durand, un couple de retraités fortunés, habitant les beaux quartiers. M. Durand avait acheté son parapluie dans un magasin spécialisé. C'était un homme exigeant qui aimait les belles choses.

Aussi avait-il choisi un superbe parapluie en soie mordorée et au pommeau d'ivoire qui, une fois ouvert, protégeait parfaitement son élégante personne.

Sous ce parapluie se retrouvait souvent également Mme Durand, femme raffinée à la peau délicate, craignant davantage le soleil que la pluie. Aussi, par beau temps, ne se séparait-elle guère d'une jolie ombrelle qu'elle avait achetée au marché. Il faut dire qu'il s'agissait d'une ombrelle magnifique d'élégance et de luminosité. Une fois déployée, les motifs flamboyants de sa toile jaune et bleue, à la Monet, attiraient le regard. Son manche, en bois d'olivier, achevait de lui donner un petit air provençal, évoquant le soleil et la bonne humeur.

Le parapluie, d'ailleurs, avait remarqué lui aussi ce bel objet. Il l'avait vu la première fois au cours d'un séjour estival des Durand au bord de la mer. Le parapluie était resté dans la voiture, posé sur la tablette arrière, en prévision du mauvais temps toujours possible en ce lieu. Mais il faisait ce jour-là un soleil radieux et Mme Durand avait ouvert son ombrelle aussitôt descendue du véhicule. À sa vue, et malgré son flegme habituel, le parapluie avait été fort impressionné.

Leur rencontre toutefois n'eut lieu que quelques mois plus tard. Les Durand étaient partis en voyage, oubliant l'un son parapluie, l'autre son ombrelle. Leur femme de ménage profita de leur absence pour effectuer un nettoyage à fond de l'appartement. C'est ainsi que le parapluie, habituellement accroché au portemanteau de l'entrée, rejoignit l'ombrelle, sagement rangée dans un petit placard de cette même entrée. Là, dans la pénombre, elle côtoyait un vieux pardessus, deux imperméables, des bottes cirées, ainsi qu'une paire d'annuaires téléphoniques et un ancien catalogue de vente par correspondance. Elle y

sommeillait ce jour-là, du sommeil dépité des ombrelles privées de lumière, lorsqu'une main décidée ouvrit la porte du placard et y introduisit l'un de ses congénères, lequel vint ainsi se ranger à ses côtés. Le nouvel arrivé la salua poliment, s'excusant de l'incommoder bien malgré lui.

L'ombrelle n'avait guère remarqué le parapluie jusque-là. Elle le trouva séduisant, avec sa toile luisante qui bruissait au contact, et l'éclat de son ivoire bien poli. Lui, de son côté, reconnut aussitôt l'ombrelle. Qui d'autre que cette belle créature aperçue au bord de la mer, pouvait être cette ombrelle, lumineuse même dans la pénombre, et si accueillante dans le frémissement de ses baleines repliées ?...

Ignorant leurs voisins, le parapluie et l'ombrelle établirent la conversation. Il faut dire qu'ils avaient beaucoup de choses à se raconter. Car si tous deux rencontraient souvent M. et Mme Durand, ce n'était jamais dans la même situation : l'un par temps de pluie, l'autre sous le soleil... Leurs observations, concordantes ou complémentaires, les rapprochèrent rapidement. Rapprochement qui ne fut bientôt pas que langagier. Le lendemain, tout naturellement, le parapluie tendit à l'ombrelle un pommeau secourable lorsqu'elle manqua de glisser de son appui contre le mur. Un tremblement, un frissonnement, quasi imperceptibles, répondirent à son geste. Son cœur, pourtant endurci de parapluie forgé à affronter bourrasques violentes et neiges glacées, se mit alors à battre plus fort. L'ombrelle, troublée, se serra légèrement contre lui. Il y eut un silence chargé d'émotion. Leur conversation reprit, plus lente, plus sourde, entrecoupée, jusqu'à ce que –sans savoir comment- ils se retrouvèrent dans les baleines l'un de l'autre...

Ainsi, dans l'intimité du placard, abritées par le rideau complice que représentait le vieux pardessus, les étreintes passionnées de l'ombrelle et du parapluie alternèrent avec de longs échanges amoureux. L'ombrelle admirait chez son compagnon son flegme protecteur, son expérience –il avait beaucoup voyagé-, la justesse de ses propos, ainsi que sa façon attentive, quoique réservée, de l'écouter. Le parapluie, de son côté, était séduit par le tempérament fougueux de sa voisine, dont la fantaisie entreprenante bouleversait ses penchants naturels et lui apportait la chaleur qui lui manquait. Jamais, ni l'un ni l'autre, n'avait vécu de situation aussi excitante, aussi exaltante.

Leur idylle dura ainsi ininterrompue pendant deux mois. Les Durand, malheureusement, finirent par revenir. Le parapluie retrouva son poste au

portemanteau de l'entrée, et le couple d'amoureux en fut réduit à des échanges de regards déchirants les rares fois où quelqu'un ouvrait la porte du placard. Par chance cette année-là, grâce à un printemps précoce et à la peau délicate de Mme Durand, l'ombrelle sortit bientôt de sa retraite. Elle rejoignit alors son amant sur le portemanteau. Ce furent de délicieuses retrouvailles et leur passion renouvelée renforça leurs liens. Ainsi la relation s'installa, les obligeant bien malgré eux à s'accommoder de l'alternance de leur présence auprès des Durand.

Chaque année l'hiver leur paraissait interminable, car l'ombrelle restait alors remisee dans le placard. La vie, cependant, leur réserva des surprises. Ainsi, la veille d'un voyage hivernal à Madère, Mme Durand, craignant d'oublier son ombrelle, la sortit du placard et l'accrocha au portemanteau. Elle y retrouva le parapluie, lequel ne devait pas être du voyage : rencontre fugace d'une nuit, nuit d'amour mémorable qui les projeta au sol, à la grande surprise des Durand qui ne comprirent jamais ce qui avait bien pu se passer...

Les demi-saisons, avec leur succession de soleil et de pluie, convenaient aux amoureux. Les étés également car, dans ce pays souvent pluvieux, le parapluie lui aussi était fréquemment de service.

Bien sûr, il n'arrivait jamais que tous deux sortent ensemble, l'un et l'autre voyant partir son compagnon en soupirant, maudissant le sort cruel qui les avait destinés à des vies continuellement séparées.

Avec le temps, comme toujours dans les couples, des zones d'ombre surgirent dans leur relation. Dans l'admiration de l'ombrelle pour le parapluie, se glissa graduellement une pointe d'irritation à son égard : lui, si sollicité et si fort, capable d'abriter l'un et l'autre des Durand, alors qu'elle ne protégeait que Mme... Il faut dire que le parapluie ne se privait pas de le lui faire sentir. L'ombrelle racontait alors, en les magnifiant, les compliments suscités par ses couleurs éclatantes, l'évocation du grand Monet qu'elle provoquait, suggérant indirectement une certaine pauvreté artistique chez son amant... Leurs disputes devinrent de plus en plus fréquentes et les Durand, étonnés, retrouvaient de temps en temps à nouveau, le matin, l'un ou l'autre tombé de son perchoir. « Tu l'as mal accroché », se reprochaient-ils mutuellement. Néanmoins, les inévitables et successives séparations du couple d'amoureux les réconciliaient toujours et, à chaque retrouvaille, le choc passionné de leurs baleines et l'entrecroisement fougueux de leurs manches témoignaient de leur

joie renouvelée.

Un épisode, toutefois, faillit être fatal à leur amour. Un jour Mme Durand, à la suite d'une mauvaise chute, se blessa à la hanche. Fêlure du fémur qui la cloua plusieurs semaines au lit. Une fois sur pied, ce ne fut pas avec l'ombrelle qu'elle sortit, mais avec une canne en métal, accessoire orthopédique fort disgracieux. Sa démarche bien améliorée restait encore malaisée, lorsqu'elle se vit offrir par son mari un objet de valeur, composé d'une tige en bois précieux, surmontée d'une poignée en argent ciselé. Cette canne luxueuse lui valut l'admiration de ses connaissances, et ne passa pas inaperçue non plus aux yeux expérimentés du parapluie... L'ombrelle flaira aussitôt le danger. D'autant qu'un nouvel objet venait de prendre place dans l'entrée de l'appartement : un porte-parapluie en faïence verte à fleurs rouges, où vinrent se loger la nouvelle canne et le parapluie... Cela se passait en hiver. L'ombrelle restait remise dans le placard, se doutant dans l'angoisse de ce qui pouvait survenir dans le hall d'entrée...

Car le parapluie était séduit par la nouvelle arrivée. Un peu trop effilée, un peu trop maigre, il est vrai ; mais si distinguée, si racée. Quelle classe dans sa robe sombre et sa noble tête, quelle finesse ! Elle parlait peu et avec retenue, mais elle avait fini par dévoiler ses origines. Elle venait, non pas d'un simple magasin, mais de chez un antiquaire, et avait appartenu à un lord anglais. Le parapluie en fut fort impressionné. Il ne put s'empêcher de la comparer à l'ombrelle, si peu discrète, si impulsive, un rien vulgaire pensa-t-il presque malgré lui... Il témoigna à la canne toute la courtoisie, tous les égards dont il était capable ; il lui montra son raffinement. Et alors que la pauvre ombrelle était dévorée de jalousie dans son placard, ce qui devait arriver arriva entre la canne et le parapluie...

Bien sûr, leurs ébats parurent un peu pâles, comparés à ceux partagés avec l'ombrelle, mais le parapluie était grisé par cette nouvelle aventure. Sachant sa maîtresse à l'écart, il se donnait bonne conscience, se disant qu'elle n'en saurait rien. Et quelle n'était pas sa fierté lorsque, par mauvais temps, il accompagnait les Durand à l'extérieur, abritant de toute son envergure à la fois le couple et sa nouvelle conquête ! Jamais cela ne s'était produit avec l'ombrelle. Cela valait bien une certaine tiédeur dans les étreintes...

Cette aventure, néanmoins, n'eut qu'un temps. Passé le charme de la nouveauté, le parapluie finit par s'apercevoir qu'il s'ennuyait... La canne et lui n'avaient plus grande chose à se dire. Ils étaient trop souvent ensemble,

et ils se ressemblaient. Il y avait peu de place pour l'échange. Lorsque Mme Durand, enfin rétablie, rangea la canne dans sa chambre, avec ses affaires personnelles (C'était un objet trop coûteux pour être laissé à la portée de tout un chacun), le parapluie en fut soulagé. Depuis un temps d'ailleurs, ses pensées allaient vers l'ombrelle, laquelle continuait à verser des larmes amères dans la solitude de son placard.

Ils se retrouvèrent quelques semaines plus tard, à la mi-saison, dans le porte-parapluies initialement occupé par son amant et la rivale. L'ombrelle y séjourna pour la première fois. Elle commença par battre froid l'infidèle, mais ne tarda pas à lui faire une scène de jalousie mémorable qui manqua de faire basculer le porte-parapluies...

La nuit suivante, sa rancœur enfin soulagée, et après force serments de la part du parapluie, l'ombrelle lui accorda à nouveau ses faveurs. Comme à l'accoutumée, les délices des retrouvailles estompèrent les tourments passés. L'affaire, néanmoins, laissa une trace indélébile dans le cœur passionné de l'ombrelle. L'été suivant lui fournit l'occasion de prendre sa revanche...

Un couple ami des Durand, propriétaire d'un chalet dans les montagnes, les invita à passer deux semaines avec eux. Ils s'y rendirent avec l'ombrelle et le parapluie. Le temps étant radieux, ce dernier ne quitta guère le chalet. L'ombrelle, par contre, était de toutes les sorties. Elle revint un jour de l'une d'elles en compagnie d'un superbe bâton de berger que M. Durand venait d'offrir à son épouse, en raison de son pas encore mal assuré dans les sentiers de montagne.

C'était un beau spécimen, au corps noueux et robuste, d'une coloration dorée, s'harmonisant parfaitement avec le manche en bois d'olivier de l'ombrelle. Tous deux formaient un beau couple, respirant la santé et évoquant le bien-être et les balades au soleil. C'est ce que ne put s'empêcher de se dire le parapluie en les voyant. L'ombrelle devina ses pensées mais, avec une pointe de perversité toute féminine, ignora ses regards éloquentes. Elle était d'ailleurs très réellement troublée par ce nouveau personnage, si rude et si puissant, si différent de ses congénères citadins... Pendant quelques jours elle l'observa. Elle admira l'assurance avec laquelle il soutenait le pas parfois trébuchant de Mme Durand, l'appui solide qu'il lui fournissait, l'extrême fiabilité de son aide, lui qui connaissait le terrain montagneux comme personne. Elle ne tarda pas à lui en faire compliment. Flatté par les propos d'une si jolie compagne, le bâton

entreprit de la séduire, malgré son naturel plutôt renfrogné, fort avare de paroles. Car il n'avait guère l'occasion de parler, là-haut dans les alpages... Il lui raconta néanmoins le silence de l'immensité, le scintillement de l'étoile du berger, l'aube dorée par les rayons du soleil surgissant derrière les montagnes enneigées... Il lui décrit son rôle de guide, conduisant berger, chiens et troupeaux le long de précipices sur des versants escarpés... L'ombrelle en frissonnait d'émotion. Appuyés tous deux sur le dossier d'une chaise, sur le muret du jardin ou contre un tronc d'arbre, alors que Mme Durand se reposait, ils devisaient. L'ombrelle s'efforçait de chasser de sa tête la pensée de son parapluie, se disant qu'elle ne faisait rien de mal et que, d'ailleurs, il méritait bien une petite trahison. L'occasion se présenta vite d'en réaliser une grande... Un soir, les Durand, de retour d'une promenade, laissèrent le bâton et l'ombrelle sur le siège arrière de la voiture. La nuit avançant, le cœur de la belle se mit à battre la chamade. Ses baleines palpitérent bien malgré elle, provoquant le rire moqueur de son compagnon. D'un geste ferme il maîtrisa leur mouvement involontaire. Puis il força quelque peu sa compagne, jusqu'à ce que l'ombrelle –se raccrochant désespérément au souvenir de la canne à pommeau d'argent- finisse par se laisser faire.

Il faut dire qu'elle en avait fort envie. Elle trouvait là un être fougueux comme elle, un impulsif, dont l'abstinence habituelle majorait les élans, bien loin des égards auxquels elle était accoutumée. Ce fut une expérience qui se prolongea toute la nuit. Le lendemain Mme Durand eut du mal à ouvrir son ombrelle et se demanda ce qui avait bien pu la détériorer...

Cette aventure dura quelques jours, mais la pauvre infidèle ne tarda pas à la regretter. Maître du terrain, son compagnon – dont la verve semblait complètement épuisée - ne s'intéressait guère à elle en tant que personne et encore moins à sa vie de citadine. L'ombrelle se sentit flouée, utilisée. La nostalgie de son parapluie se mêlait à ses remords. Elle repoussa le rustre qui le prit assez mal, et sa situation aurait pu devenir fort délicate si les Durand n'avaient mis fin à leur séjour à la montagne.

Au grand soulagement de l'ombrelle, le bâton de berger resta au chalet, sa présence en ville étant inutile. Lui-même apprécia cette décision, se voyant mal déambulant sur le bitume, dans le bruit et la pollution. Même une jolie ombrelle ne compensait guère l'immensité diaphane de ses montagnes bien-aimées. Pour l'ombrelle et le parapluie, ce furent cette fois des retrouvailles difficiles.

La première, confuse, cachait mal sa culpabilité. Le second, furieux, masquait sa colère par un abord glacial. Il attendait une explication qui ne venait pas et il n'adressait pas la parole à sa compagne. Même leur proximité dans le porte-parapluies ne parvint pas à briser la glace. L'ombrelle finit par se rendre malade : son mécanisme se bloqua complètement ; les Durand parlèrent de la remplacer et envisagèrent de s'en débarrasser. À ces mots, le parapluie faillit tomber malade lui-même. Cette nuit-là, il amorça une tentative de rapprochement, s'inquiéta de la santé de la malade. Tout cela aboutit à une explication générale, avec force larmes de la part de l'ombrelle, mêlées de reproches de l'un comme de l'autre, l'affaire de la canne n'étant pas oubliée. Cette fois-ci encore tout revint dans l'ordre ; leurs baleines se confondirent fébrilement et à leurs étreintes firent suite des serments d'amour et de fidélité éternels...

Ils tinrent parole. Plus rien ne vint troubler leur idylle ; leurs séparations forcées s'achevaient toujours dans le ravissement des retrouvailles. Les années passèrent, au rythme des hivers solitaires, des rencontres passagères les étés, très fréquentes en demi-saison... Ils vieillirent, mais leur amour n'en fut pas atteint. La patine du temps avait jauni l'ivoire du parapluie, terni la brillance de sa soie. Les couleurs éclatantes de l'ombrelle avaient pâli, un léger accroc entamait la perfection de sa toile. Leurs baleines à tous deux n'avaient plus tout à fait la tension d'avant, la même régularité dans leur écart.

M. et Mme Durand vieillissaient eux aussi. Ils sortaient moins, ils se passaient plus souvent de leurs services. M. Durand finit par acquérir un parapluie pliant, plus pratique à porter. Celui-ci ne prit pas place dans le porte-parapluies de l'entrée. Mme Durand ne sortait plus guère sous le soleil ou, du moins, se tenait-elle systématiquement à l'ombre. L'ombrelle et le parapluie se reposaient, heureux de se retrouver ensemble. Leurs séparations répétées, toujours possibles, continuaient à donner du piquant à leur relation que la passion ne quittait pas.

Puis vint le matin où la femme de ménage heurta malencontreusement le porte-parapluies avec l'aspirateur. La faïence se fendit et l'objet finit par se briser. L'ombrelle et le parapluie se retrouvèrent par terre. Leur bonheur ce jour-là connut son plus grave danger. Les Durand se dirent qu'ils ne se servaient plus guère d'eux, ils envisagèrent de s'en défaire. La terreur envahit les amoureux, mais elle fut de courte durée.

M. et Mme Durand, en grands sentimentaux finalement, s'étaient attachés à

ces deux fidèles compagnons de tant d'années. « Gardons-les - se dirent-ils- dans la malle à souvenirs ».

C'est ainsi que le parapluie et l'ombrelle se retrouvèrent tous les deux côte à côte dans une malle de la cave, avec de vieux journaux, des albums de photos et des vêtements démodés. Aucune séparation ne vint désormais troubler leurs échanges. À la passion de la jeunesse, attisée par le manque et le désir inassouvi, succéda la tendresse de l'âge, laquelle se satisfait d'une présence continue.

Dans la chaleur de cette présence, ils se dirent qu'ils avaient bien mérité une vieillesse d'une telle douceur.

HOLOGRAPHIC

Pierre Sidem

Je suis l'hologramme de Monsieur P. Je n'existe pas vraiment, mais je suis chargé de l'observer partout et tout le temps, afin que soient consignés les détails de son existence dans les archives numériques universelles.

Je n'existe pas vraiment, mais en tant qu'hologramme je vois ce qu'il voit, pense ce qu'il pense, et ressens ce qu'il ressent. En tant qu'hologramme, je suis lui, numériquement, avec le léger temps de latence nécessaire à l'encodage numérique de l'archive de sa vie.

En vous racontant cela ce n'est pas moi, l'hologramme, qui raconte ce récit avec le recul que cela implique. Je ne fais que transcrire. C'est lui, Monsieur P., qui sachant la tâche dont je suis continûment chargé, ne cesse d'y penser. D'ailleurs, il se gâche la vie avec ça. À chaque fois qu'il va aux toilettes, il est persuadé que j'y suis avec lui. D'ailleurs, il vient de se lever et a grand besoin d'y aller. Mais il pense à moi, son hologramme enregistreur, et visiblement, ça le bloque. De dépit, il avale deux verres de jus d'orange - il pense à ce moment qu'il aurait dû allumer la bouilloire avant de se verser le jus d'orange, il aurait gagné une minute ou deux sur la préparation de son indispensable thé matinal. Ça l'agace à nouveau, car il y pense tous les matins trop tard. Et de surcroît, sachant que je consigne son agacement, il s'énerve. Bref, dit-il à voix haute (ce que j'enregistre aussitôt).

Il monte réveiller ses enfants, et se dit dans l'escalier qu'il aurait dû sortir leurs bols avant. Ça l'agace à nouveau, car il y pense tous les matins trop tard. Et de surcroît, sachant que je consigne son agacement, il s'énerve. Bref, dit-il à voix haute (ce que j'enregistre aussitôt).

En les habillant il cherche les chaussettes du plus petit (il a quatre enfants). Naturellement, il confond celles des grands et des petits. Ça l'agace car il se dit qu'il aurait dû préparer leurs vêtements la veille au soir. Ça l'agace à nouveau, car il y pense tous les matins trop tard. Et de surcroît, sachant que je consigne son agacement, il s'énerve. Bref, dit-il à voix haute (ce que j'enregistre aussitôt). Bref, dit Monsieur P. à plusieurs reprises en poursuivant cette satanée routine

du matin (petit déjeuner des petits, petit déjeuner renfrogné des grands, carnets à signer à la dernière minute, enfin bref, passer l'éponge sur la table, emmener les petits à l'école, revenir, redescendre chercher le courrier). Je ne le quitte pas d'une semelle. À l'école il y a quelques hologrammes sympa d'autres parents, mais une rapide requête dans leurs bases de données montre que 97,4% d'entre eux font également la g... le matin – contrairement aux affirmations de son ex-compagne qui persistait à prétendre que tous les parents sont contents de déposer les enfants à l'école, et qui avait d'ailleurs prétexté pour plaquer Monsieur P. pour quelqu'un qui, lui, adorait emmener les enfants à l'école ainsi que les matchs de foot.

De retour chez lui après la tournée de l'école, le pire le matin, se dit Monsieur P. en rangeant la table du petit déjeuner, c'est la fille brune sur la boîte de céréales (des Spécial K). D'abord on ne voit pas très bien ce que ces céréales ont de spécial (ce que j'enregistre aussitôt), et en plus cette brunette qui illustre la boîte, c'est toujours la même depuis des années avec son maillot de bain rouge en plein hiver et son sourire Pepsodent, et c'est énervant car le matin au petit déjeuner, on ne peut pas s'empêcher de fixer stupidement la boîte de céréales. Sachant que je consigne cette réflexion, il s'énerve. Bref, dit-il à voix haute (ce que j'enregistre aussitôt). Monsieur P. médite ensuite quelques minutes, ce qui à cette heure-ci est tout à fait inhabituel. Mon logiciel holographique tague automatiquement cet événement comme tel, ce qui est agaçant car je dépense quelques millisecondes supplémentaires pour ce faire. Ensuite je perds le fil de mes observations – en effet Monsieur P. parvient à vider complètement son esprit, y compris de la pensée qu'il sait que je vais consigner cette vacuité. Mijoterait-il quelque chose ? Serait-ce une nouvelle technique pour échapper à nos observations holographiques ?

Il descend par l'ascenseur au garage, prendre sa moto. Pour une fois il n'a pas oublié le bip de la porte du garage – et se réjouit de ce que je vais consigner l'événement (automatiquement tagué comme tel par mes routines automatiques). Il met son casque, démarre sa moto et – puisque ma raison d'être est de le suivre partout – je n'ai que le temps d'enfourcher la selle passager. C'est énervant cette moto, ça ne facilite pas mon boulot d'hologramme. En plus, j'ai froid, en cette saison. Et puis son casque, ça ne facilite pas la lecture de ce qu'il ressent. Il me semble ce matin pourtant détecter une pointe de jubilation,

sentiment assez rare chez Monsieur P. et totalement incongru de sa part à cette heure de la journée. Et curieusement il ne prend pas le chemin habituel pour aller à son bureau près de la Madeleine (ce que j'enregistre aussitôt) et se dirige en sens opposé, vers la rue du Pont. De ce fait plusieurs alarmes s'allument dans mes systèmes, ce qui est très contrariant même pour un hologramme. J'active la sub-routine de cartographie pour examiner ce qui se trouve d'intéressant pour Monsieur P. rue du Pont. Voyons, en hologramme bien programmé je commence par le numéro 1 de ladite rue, et au numéro 34 se trouve, voyons, oui c'est bien cela, le commissariat de police... devant lequel Monsieur P. vient de freiner de façon tout à fait délibérée (ce que j'enregistre aussitôt). Le planton se précipite vers ..., non, en fait c'est à moi qu'il s'adresse, et comme je ne peux lui répondre, il m'embarque pour défaut de port du casque et, faute de papiers d'identité, me flanque en cellule ! Ma journée est fichue – ce que j'enregistre aussitôt – je risque l'expulsion, et Monsieur P. débarrassé de son hologramme par la méditation jubile. C'est énervant de penser que c'est exactement ce qu'il doit être en train de se dire (ce que j'enregistre aussitôt). Bref !

LE GRAND JOUR

Tristan Nauroy

Un dernier coup d'œil au miroir, c'est parfait. Je lance mon rasoir d'une pichette, après une pirouette, il vient tomber pile-poil dans le verre, posé sur la tablette.

- Ouahouh ! J'aurais voulu le faire exprès, jamais je n'y serais parvenu ! Pas de lézard Balthazar, c'est mon jour de chance !

Et pourquoi pas ?

Tout excité, je me précipite, saute dans mon slip, enfle une chemise, un pantalon et le reste, attrape au passage ma sacoche et, d'un bond, je suis sur le palier. La porte claque derrière moi.

Je secoue mon sac, coup de bol, les clés sont dedans. Pas de doute, La Redoute, c'est mon jour de chance !

Je dévale l'escalier tel un gamin sur un toboggan, je me précipite dans l'entrée et presse le bouton d'ouverture. La porte cochère pivote lentement sur elle-même. Je ferme les yeux, respire en grand, je suis paré à affronter mon jour de chance.

Je saute à pieds joints dans la rue, le sourire aux lèvres et le sac en bandoulière. Quand j'ouvre les yeux, j'ai devant moi l'affreux visage de la voisine d'en dessous, celle qui se plaint de tapage diurne et nocturne dès que je bouge le petit doigt chez moi, encore plus laide que d'habitude, avec ses yeux écarquillés et sa bouche grand ouverte sur son râtelier. Elle est figée dans une expression, mélange de colère, de surprise et de « je vous l'avais bien dit que ce bon à rien était un vaurien ». Quant à son chien, sac à crottes, cabot des trottoirs, il me dévisage, pour une fois silencieux, comme si ma seule présence lui avait cloué le bec.

Bon, c'est mon jour de chance mais tout de même, un doute s'immisce. Le sachet que tient ma voisine m'éclaire. Inutile de chercher, j'ai compris : je viens, dans mon élan de super-héros, d'aplatir la crotte gluante de Médor. Le pied gauche, c'est le bonheur, les deux pieds dedans, c'est l'horreur !

Ne nous laissons pas abattre, avant que ma voisine ne se mue en harpie

hystérique, je m'enfuis courageusement à toutes jambes !

Je cours et c'est mon jour de chance. Mon bus est là, au coin de la rue. Je l'attrape au vol.

À l'intérieur un grand bonheur m'attend.

Ma passagère préférée, celle que je dévore en douce du regard tous les matins, est assise seule à côté d'une place libre qui n'attend que moi.

C'est mon jour de chance. Je traverse le bus d'un pas franc et m'assoit tout sourire à côté d'elle.

Le bus démarre.

Une première fenêtre s'ouvre. Quelqu'un râle.

Une deuxième fenêtre est ouverte. Un autre passager râle plus fort.

Cela m'est égal. Je tourne la tête, prêt à tout tenter. Elle me dévisage d'un air de parisienne devant un tas de bouse. Son adorable nez retroussé refuse de me sentir.

Je regarde mes pieds, comme tout le monde dans le bus. Je suis du regard ma trace nauséabonde, legs de Médor.

Je me ratatine sur mon siège. L'odeur est insupportable. Au premier arrêt, je descends.

Je trouve une flaque et me nettoie les pieds.

C'est mon jour de chance et je nage dans le bonheur.

Avec mes pieds trempés, je décide de prendre mon temps, d'arrêter de courir, de profiter. Je snobe le bus suivant et les autres et d'un pas nonchalant, je vais au boulot, profitant de cette belle journée.

Je plains les gens que je croise, pressés et stressés. Pour eux, pas de soucis-cliquetis, ce n'est pas leur jour de chance.

En réalité, il fait froid et dans mon élan de conquistador, je n'ai pas revêtu ma veste chaude et je me gèle. Il faut bien me réchauffer et j'accélère de plus en plus. Je finis par marcher plus vite que les autres et lorsque j'arrive au Café du Boul'Mich, je suis essoufflé et rouge pivoine.

Puisque je suis serveur, je prends ma place derrière le bar.

Les petits noirs défilent sur le comptoir. Et un par-ci et deux par-là et un déca pour la dame avec un verre d'eau, dans la salle, un allongé, un chocolat et le canard du jour dans lequel la météo n'est pas la même que celle de la télé et, de toute manière, incertaine. Peu me chaut, l'important c'est d'être avenant et puis c'est mon jour de chance, alors haut les cœurs !

J'enchaîne les cafés et la plonge, le coup de feu du matin passe, restent les habitués, les sangsues de comptoir, le rythme ralentit et mon énergie s'étiolé. Mais je le savais, c'est mon jour de chance et les choses ne pouvaient pas en rester là.

À neuf heure trente précises, les têtes se tournent, pas un bruit mon kiki !
C'est le Père Noël !

Bon OK, celui-là n'est pas le vrai, c'est mon ami Mathias avec un air joyeux de sardine en boîte. Il a les yeux d'un homme qui n'a pas croisé un lit depuis deux jours. Il fait naufrage sur le comptoir. Je pose en face de lui un double bien tassé et serré.

Il est malade et tient à peine debout, tant pis pour son job d'appoint : père Noël de pacotille au grand magasin de la ville.

C'est mon jour de chance et pas question de laisser passer l'occasion. Le coup de feu est passé. Je négocie avec le patron et en deux temps trois mouvements me voilà dehors, Père Noël à mon tour !

Quelle popularité ! Je suis montré du doigt par toutes les demi-portions et je m'amuse à saluer les grincheux d'un bonjour chaleureux assorti d'un commentaire malicieux. Pas un adulte qui ne résiste, même les durs, les professionnels de la grise mine repartent avec le sourire, sur mon chemin, pas de râleur, que du bonheur !

À l'entrée du personnel, je rejoins d'autres Pères Noël nettement moins enthousiastes, blasés, mous du genou. Pour eux, c'est la routine, rien à voir avec mon jour de chance.

La porte s'ouvre. Peu après, un ascenseur nous comprime et lâche les Pères Noël un par un. Je suis éjecté à l'étage musique.

Les vendeurs prennent leur poste, les caissières allument leur caisse et moi j'erre dans les rayons déserts. Une sonnerie retentit, les portes du magasin doivent s'ouvrir et aussitôt la musique rugit. Une sélection des morceaux du moment passe en boucle, à plein tube. Je regarde les autres mais aucun ne semble prêter attention au bruit. Ils sont, sans aucun doute, déjà sourds.

Impossible de trouver du silence. Vingt minutes passées à en chercher et un mal de tête lancinant commence. Je roule le haut de ma barbe et je m'en bourre les oreilles.

Une cliente s'approche de moi. Elle tente de communiquer, me crie quelque chose et ma tête va exploser. Je lui hurle que je suis de passage et que je n'y

connais rien à la musique. Elle me regarde avec des yeux ronds et dans une pause du fond sonore, me demande quel est le rapport avec les toilettes qu'elle cherche désespérément !

Les toilettes ! Je n'y avais pas pensé. J'y cours.

Je me précipite à l'intérieur. Une musique soi-disant douce m'accueille. Mais pourquoi, oui pourquoi, aussi forte ? Servent-ils du cassoulet tous les midis à la cantine et ont-ils peur que les pets des employés indisposent les clients ? Et si j'actionne la chasse d'eau, vais-je déclencher des trompettes tonitruantes ? Je me passe de l'eau sur le visage, elle est chaude !

Je ressors aussi sec. Au rayon casque, je m'empare du plus volumineux et le colle sur mes oreilles. Après tout, ne suis-je pas le Père Noël du rayon musique ?

Je n'ai pas croisé beaucoup d'enfants dans la journée et je ne leur ai pas adressé la parole, quant aux adultes qui se sont aventurés dans le rayon de mon étage, je leur ai lancé toutes sortes de dictons :

Cassoulet à midi, trompettes aux WC !

Oreilles bouchées, concert raté !

Ecole au buisson, cris à la maison !

Pétards mouillés n'amassent pas bruits.

Un sourd mélomane en vaut deux.

Rien ne sert de hurler, il faut compter les temps.

La nuit tous les chats miaulent.

Le silence est dehors, les cris à l'intérieur.

Mieux vaut crier que parler.

Je ne sais pas s'ils m'ont entendu.

Mon jour de chance au grand magasin se termine et je dois retourner au café, finir mon service. À cette heure-là, les petits blancs succèdent aux petits noirs, autrement dit, fini le café, le vin blanc coule à flots.

Lorsqu'un client me demande un plat chaud, je hurle sa commande en direction de la cuisine. Dans le bar, tous me regardent de travers. Le patron s'approche de moi et me demande ce que j'ai à hurler comme un fou, sachant qu'à sa connaissance la cuisine n'a pas été déménagée dans la journée et qu'elle est donc à deux mètres de moi. Je lui réponds que je tente ainsi de couvrir la musique. Il me fusille du regard :

- Y a pas de musique ce soir, si tu continues à brailler comme un vendeur de

melons, je t'expédie pointer dehors !

Je me le tiens pour dit et je la boucle. Mon service terminé, je rentre chez moi. Aucun bruit dans la ville, mais ma tête résonne encore de chansons. J'ai froid, la fatigue n'arrange rien à l'affaire. Il n'y a plus de bus à cette heure tardive. J'ai dans mon sac le déguisement de Père Noël qui appartient à Mathias. Au lieu de le porter bêtement, j'enfile le bonnet et la veste par-dessus la mienne. J'ai une touche d'enfer avec mon jeans, mes baskets et le reste rouge vif.

Et comme c'est mon jour de chance, le ciel se déverse sur ma tête. Ce n'est pas une bruine de saison mais une pluie diluvienne et rageuse qui s'abat sur tout ce qui bouge.

Je me réfugie devant la porte d'un magasin et j'attends grelottant.

Le trottoir résonne sous des talons pressés. Un parapluie passe.

Curieusement, quelques secondes plus tard, il réapparaît et s'arrête juste devant moi. Il se penche un peu en arrière. Je lève les yeux et je reconnais le joli minois, c'est la passagère du bus qui me lance :

- Vous avez perdu vos rennes ? Je vous dépose quelque part ?

Quelle aubaine cette pluie, je me glisse sous le parapluie, je fredonne la chanson que j'ai dans la tête et nous voilà partis.

Devant la grande vitrine, je jette un œil à mon reflet. Je n'ai pas pu m'arrêter car Margot était pressée de rentrer chez elle mais je vous assure, le reflet dans la vitrine avait un pantalon, deux grosses bottes et une vraie barbe blanche. Il me souriait et j'ai pu lire sur ses lèvres :

- Jour de chance... jour de romance ?

LE PARFUM D'EMILIE

Myriam Jebbor

Ce matin, j'ai écouté les nouvelles à la radio. Un peu plus tard, on a montré ton visage à la télévision. C'était le début de l'après-midi. J'avais tiré les rideaux pour que l'écrasante chaleur de l'été ne pénètre pas dans la maison, j'avais sorti du placard la boîte de thé que tu m'avais ramenée de ton dernier voyage, rempli la grande tasse d'eau, puis je m'étais assise sur le canapé. La boîte rouge était restée ouverte devant moi sur la table. Je t'ai revu un instant l'approchant de ton visage pour sentir le parfum du thé, puis l'image a disparu, chassée par la voix du présentateur.

Je ne l'écoutais pas. Je regardais défiler les visages indignés et tristes, l'incompréhension et la douleur. Je regardais les autres. Et puis je t'ai vu, toi, tes larges épaules sur lesquelles je posais ma tête parfois, ta silhouette qui très tôt m'avait dépassée, tes cheveux pas coiffés, pas lavés, et cette mèche rebelle qui t'a toujours barré le front. Tu étais grand mais tu m'as semblé si fragile, à cet instant, que j'en ai eu un sursaut au cœur. Et j'ignore pourquoi, alors qu'on te poussait tête baissée dans la voiture de police et que celle-ci t'emmenait loin de la colère des hommes, je me suis dit qu'il n'y avait pas si longtemps, tu avais peur du noir.

Je suis restée longtemps immobile. Je sentais la tasse brûlante dans ma main mais je ne pouvais que rester immobile, et voilà que je n'étais plus que cette brûlure à l'intérieur de ma paume qui bientôt m'a envahie toute entière. Un chien a aboyé au loin, une voiture est passée sous la fenêtre, la lumière a glissé sur les murs puis tout est devenu sombre. Moi, j'avais toujours la tasse dans la main. La vie coulait, les gens rentraient chez eux, fatigués. On allumait les lumières dans les maisons, on déposait les vestes sur le portemanteau. Bientôt ça sentirait bon dans les cuisines, les enfants prendraient leur bain, et comme toi avant, joueraient avec les animaux en plastique, éclabousseraient le rideau de douche et plongeraient le visage dans l'eau pour faire remonter les bulles de savon qui éclateraient à la surface. Ensuite, ce serait le moment de s'endormir. C'était toi qui me racontais des histoires, le soir : tu faisais tourner

le globe lumineux, je nommais les pays, tu en choisissais un dont le nom te plaisait puis tu fermais les yeux et l'imaginais... C'était des récits touchants où le monde était beau, les gens s'aimaient, il y avait des animaux aux formes étranges, des couleurs qui n'existent pas dans la vraie vie, des enfants jouant nus sous le soleil et une soucoupe volante dont tu descendais avec ton doudou qu'aujourd'hui je serre tout contre moi et à qui je raconte des histoires auxquelles il ne croit même plus.

Je me suis levée, j'ai éteint la télévision, lavé la tasse, remis la boîte de thé sur l'étagère et allumé la lumière sous l'abat-jour. J'ai tout fait de manière machinale. Et quand il est rentré, même si ce n'était pas un jour comme les autres, il m'a embrassée comme toujours avant d'accrocher sa veste dans la penderie et de poser les clés dans la petite coupelle en bois. C'était les mêmes gestes, mais en le regardant bien, j'ai vu qu'il avait vieilli et qu'il semblait très fatigué. Il a parlé de sa journée de travail, de ses collègues et du match qu'ils iraient voir ensemble demain dans le petit café, rue de la Liberté. Il n'a pas parlé de toi. Et même si pour lui tu n'existes plus depuis cette horrible nuit, j'ai senti ta présence entre nous pendant tout le temps qu'il parlait des autres, d'une manière presque palpable, et une grande chaleur s'est glissée en moi.

Les jours qui ont suivi, la grande chaleur est partie et je grelottais tout le temps. Je m'étais glissée dans tes pulls pour ne plus avoir froid. Te souviens-tu de ce gilet bleu que tu avais porté jusqu'à l'usure ? Il était tellement doux que vous le partagiez, Emilie et toi. Tu retirais ton bras d'une des manches afin qu'elle y glisse le sien les soirs d'hiver et vous restiez longtemps l'un contre l'autre, contemplant le feu dans la cheminée. J'ai retrouvé ce gilet déformé par votre trop grand amour, et il y avait encore dedans, quand je l'ai collé à mon visage et que j'ai respiré très fort, le parfum d'Emilie. C'était étrange de la sentir si présente alors qu'elle reposait immobile sous la terre froide et noire, coupée de la vie, du ciel, du vent, de ses rêves et de nous...

J'aimais Emilie. J'avais toujours rêvé pour toi d'une fille douce et ingénue qui serait en quelque sorte ma continuité, qui aurait pu ressembler à mon deuxième enfant si j'en avais eu un, et si ça avait été une fille. Emilie était belle ; elle avait des cheveux longs, des joues rebondies, des formes féminines, elle était toute en rondeur, rassurante, son cœur était tendre, sa voix toute de miel et de sucre, elle me donnait envie de lâcher ta main et de vous regarder partir ensemble vers demain. Le jour de tes dix-huit ans tu l'as rencontrée et ensuite

elle était là tout le temps, comme un second toi. Très vite, elle a fait partie de notre famille. C'était naturel qu'il y ait sa brosse à dent dans la salle de bains, et le gant de toilette rose sur le rebord de la baignoire. Moi, je m'étais habituée à tes absences, au sac de voyage posé près de la porte d'entrée... Tu étais toujours en partance, le monde te fascinait. À quinze ans à peine, tu avais trouvé toutes sortes de petits métiers à faire pendant les vacances ou après les cours : plongeur, serveur, baby-sitter, promeneur de chiens, vendangeur, rien ne te faisait reculer. Tu économisais de quoi voyager et très tôt tu as pris l'habitude de partir, seul. Quand tu as commencé tes études d'anthropologie, tu as postulé pour des stages à l'autre bout du monde. Emilie ne comprenait pas ton besoin d'indépendance et ton attirance pour les autres cultures. Tu parlais quatre langues, tu étais à l'aise dans tous les milieux, du plus huppé au plus simple. Un jour, tu nous as annoncé que tu partais le lendemain pour deux mois dans la forêt amazonienne. Elle qui avait toujours aspiré à une vie tranquille, sans tumulte, et avait en horreur les imprévus et les retards, ne comprenait pas ta soif de liberté. Quelques jours plus tôt, elle m'avait confié te vouloir à ses côtés pour le restant de sa vie. Je me souviens... Nous marchions elle et moi dans le grand parc, elle avait glissé sa main sous mon bras, elle sentait le bois et le musc blanc, et ses yeux débordaient de lumière. Elle avait dessiné pour vous une vie ordinaire et lisse ancrée dans les choses banales du quotidien et j'ai su alors que tu n'en voudrais pas. Elle m'a dit aussi que la nuit précédente, elle avait rêvé qu'elle accouchait en plein soleil, sur une plage toute jaune où on entendait les enfants rire et le vent souffler, et toi tu lui tenais la main. Je n'ai plus aucun souvenir de la suite car je me suis mise à penser à ton tout premier instant. Et curieusement, depuis que tu dors en prison, souvent quand je pense à toi, je pense à ton tout premier instant. J'aimerais que tu sois lové dans la bulle chaude d'amour, comme dans un océan de tendresse, bercé par ma voix. Tu es dans le froid de ta cellule, sans doute allongé sur une natte pleine de poussière, les murs sont sales et fissurés, et moi je t'imagine dans le creux de mon ventre, en sécurité. Reviennent ensuite à ma mémoire l'hôpital froid, les infirmières pressées, ton corps minuscule qui, cette nuit, m'a donné tant de douleur et m'a faite mère. Les années peuvent passer, on n'oublie jamais l'instant de grande solitude, sous la lumière blanche des néons, où l'on est écartelée, recroquevillée, déchirée, râlant et gémissant, n'en pouvant plus de souffrance, à mi-chemin entre la vie et la mort, figée dans une énorme solitude.

Il pourrait y avoir toute la beauté du monde, la mer, le soleil, les enfants jouant sur le sable comme dans le rêve d'Emilie, il pourrait y avoir le regard de l'être aimé, sa voix, sa main, on serait toujours seule à en crever à cet instant précis. Mais après tu es venu. Tu étais là. Ton petit corps sur le mien. Comme à sa place. Et plus de douleur, ni de solitude. Ma vie a enfin commencé.

Bien sûr, il m'était arrivé d'être heureuse avant toi, et même très heureuse, mais il manquait toujours quelque chose pour que ma joie soit entière. C'était un sentiment confus dont je n'avais pas vraiment conscience. J'ai toujours su de manière instinctive que mon bonheur était en moi et non pas dans le monde ou les autres. Quand ton père m'a dit qu'il m'aimait j'ai été heureuse et sur ces trois mots, j'ai quitté ma vie, mon pays, ma famille pour le suivre. C'était un soir de novembre, il pleuvait sur la ville. Quelques mois plus tard, nous avons parlé pour la première fois d'un bébé que nous ferions, qui viendrait dans nos vies croisées, emmêlées, les rendant belles et légères. Lui m'a fait basculer sur un grand canapé en cuir, la tête pleine de vertige je riais, ses pieds se prenaient dans ma robe, il chancelait, nous étions jeunes et beaux, nous nous aimions si bien... C'est dans cet amour que tu as été conçu... Ses bras se sont refermés sur moi, j'ai posé ma tête sur son épaule. J'ai su qu'il venait de se passer une chose extraordinaire et j'ai senti pour la première fois de ma vie la plénitude me traverser. Neuf mois après tu étais là.

Je ne te déposais pas dans le berceau en bois, je te gardais tout contre moi à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Je sentais ta peau si proche, tellement proche qu'elle redevenait ma peau, et ton souffle mon souffle. Les yeux grands ouverts, je souriais à la vie. C'était un bonheur bleu et rose. Tu m'as appris à suspendre le temps sur ton sourire, tes premiers mots, premiers pas, tes bras dodus autour de mon cou et tes baisers mouillés sur mes joues. Mais je me suis assise ce matin à la terrasse d'un café et j'étais triste. J'avais commandé un thé. J'aurais aimé que tu sois là pour le partager comme autrefois avec moi, mais la tranche de citron semblait s'ennuyer dans la tasse et je n'en avais plus envie. Un chat se cachait sous une voiture, une fillette regardait son reflet dans une flaque d'eau, une femme embrassait un homme, une autre marchait à reculons en faisant de grands gestes avec la main. Alors j'ai fermé les yeux et j'ai regardé défiler nos vies absurdes. Sous mes paupières lourdes, les images sont revenues...

Quand tu étais enfant, nous passions des journées à la mer. Tu aimais faire des

châteaux de sable tandis que, allongée à tes côtés, je lisais. C'était de beaux moments qui n'ont pas duré parce que très tôt, tu as voulu prendre ta liberté. À dix ans, tu rejoignais des garçons pour des parties de football qui duraient jusqu'à la nuit. Tu revenais fatigué et heureux. Après, tu as fait du judo, du piano, de l'escrime, du saxophone, tu as même monté un groupe de musique avec des amis mais très vite tu t'y es désintéressé. Tes passions étaient violentes mais elles ne duraient pas. À l'adolescence, combien de filles ai-je vu à ton bras, que tu pensais aimer mais que très vite tu remplaçais par de nouvelles conquêtes ? Tu les quittais sans scrupules et certaines fois j'ai vraiment eu de la peine pour elles. Pendant les vacances, tu pouvais disparaître des journées entières ; et lorsque je rentrais en fin de journée, tu ne me disais jamais ce que tu avais fait. Je pense que tu aimais avoir tes secrets. Nous étions pourtant proches, tu étais tendre et aimant avec moi mais tu avais créé un monde qui t'appartenait et où ton père et moi n'avions pas notre place. Les gens de ton âge ne t'intéressaient pas, tu préférais les adultes. Lorsque tu as eu quinze ans, une fille est venue te chercher à la maison et vous êtes sortis ensemble. Elle était très maquillée et chaloupait sur des talons trop hauts. À ton retour, ton père a voulu avoir des explications, mais tu as explosé de colère : tu ne comprenais pas en quoi ta vie le concernait étant donné qu'il n'était jamais là pour toi et que seul son travail l'intéressait. Tu as été dur et blessant, et il t'a frappé. Juste avant que tu ne claques la porte, tu m'as regardée et j'ai lu dans tes yeux, avec un étrange malaise, que cette violence te procurait du plaisir. J'ai souvent pris ta défense. Il m'est arrivé de lui mentir pour te protéger, pour éviter que vous vous disputiez à nouveau. À quoi cela aurait-il servi, quand il rentrait épuisé du travail, de lui raconter que je t'avais surpris fumant un joint, que l'école m'avait appelée car tu ne t'y étais pas rendu depuis une semaine ou que j'étais allée te chercher au commissariat parce que tu avais pris ma voiture sans avoir ton permis de conduire ?

Je me disais que je pouvais gérer cela toute seule ; et puis il me semblait normal qu'un adolescent fasse des erreurs. Parce que je redoutais la colère de ton père qui m'avait effrayée souvent, je ne lui ai pas raconté tes égarements et tes erreurs, les fautes que j'ai réparées souvent, les personnes auprès desquelles je suis allée m'excuser à ta place, honteuse. Mais il a appris certaines choses. Alors il a décidé que tu ne rentrerais plus à la maison. Aussi, après mon travail, je te rendais visite dans ce studio où un ami t'avait hébergé. Je te serrais fort

contre moi. J'essayais de te convaincre de revenir, j'en parlerais à ton père, mais tu refusais nettement. Avant de partir, je glissais quelques billets dans ta main. Cette situation a duré deux mois.

Dans la ville grise, face à la vie qui glisse, indifférente, je me demande pourquoi ton père m'a quittée ce matin. Il a dit : « Je suis fatigué. Je pars. ». Il avait rangé quelques affaires dans une valise mais il restait les photographies, son parfum sur l'étagère de la salle de bain, et puis des vêtements dans le placard. Peut-être allait-il revenir... Alors qu'il quittait la maison, je pensais à toi : t'avais-je trop protégé ? À quel instant l'ange avait-il cédé la place au garçon que tu étais devenu ? Que s'était-il passé que je n'avais pas perçu ?

La dernière fois que je t'ai vu, juste avant la tragédie, quand nos vies étaient encore légères, c'était au café de la gare. Tu devais prendre un train, puis un avion. Je t'ai parlé de ce que nous avons traversé ensemble, de ces années difficiles. Tu as penché ton visage comme tu le fais toujours quand tu me regardes, et tu as pris ma main. J'ai bien senti que ces choses n'avaient pas d'importance pour toi, qu'elles ne pesaient pas sur ton cœur comme sur le mien. La fossette sur ta joue m'a souri. Tu as dit : « Nos problèmes sont minuscules et tu en fais des montagnes avec des ponts pour t'y promener, tu prends à chaque fois les mêmes chemins pour qu'ils deviennent familiers. Nos problèmes sont minuscules, il y a des choses beaucoup plus grandes que ça. » Tu as dit qu'il fallait s'attarder sur chaque fleur, chaque être, et donner à chacun de nos souffles et à chaque seconde sur cette terre toute sa dimension. Il fallait mesurer la chance que nous avons d'être vivants et en être emplis de bonheur, ouvrir grand la bouche et aspirer tout l'air autour, grand les yeux et grand les mains pour prendre le bonheur par poignées.

J'avais les mains pleines de bonheur, mon enfant, et le cœur prêt à exploser lorsqu'autrefois, on poursuivait un papillon dans un champ de tournesol, on se cachait des fantômes sous la couverture ou que tu glissais en hurlant de rire sur la luge bleue.

Mais tu as grandi.

Mais aujourd'hui tu es en prison et nous attendons la sentence.

En décembre dernier, Emilie est tombée du haut de la montagne, sa tête a cogné la falaise dans sa chute, si bien qu'avant d'arriver en bas, elle était déjà morte ainsi que le bébé qu'elle portait.

Depuis quelques temps, vous vous disputiez sans cesse. Tu avais décidé que

votre histoire était finie et tu ne voulais plus la voir ni lui répondre au téléphone, mais elle ne renonçait pas. Elle t'attendait le soir dans le salon et j'étais désolée de voir à quel point tu étais indifférent, lui répondant du bout des lèvres, attendant juste qu'elle s'en aille. La semaine précédant le drame, elle était venue à la maison ; elle était essouffée d'avoir couru. Ses yeux avaient un étrange éclat. Je m'étais effacée pour la laisser te rejoindre dans ta chambre, je sentais bien qu'elle avait quelque chose à t'annoncer. Au début, je n'avais pas prêté attention à vous mais très vite, j'ai entendu vos voix, la tienne surtout, déformée par la colère et la rage, puis Emilie a commencé à pleurer.

Je suis rentrée dans la chambre. Elle m'a prise à témoin de ta méchanceté et ton égoïsme : elle venait de t'apprendre qu'elle était enceinte et tu lui demandais de disparaître de ta vie. Tu ne voulais pas d'enfant, de cette vie rangée qu'elle t'offrait. Tu avais vingt ans, la vie te tendait les bras ; le monde était vaste et ce qu'elle t'offrait minable.

Ce sont les mots que tu as dit. Après, tu as pris le sac de voyage posé sur le lit et tu es sorti. Nous sommes restées un long moment dans le silence. Le sang battait à mes tempes, j'avais la nausée. Un peu plus tard dans la soirée je l'ai accompagnée chez elle. C'était la dernière fois que je la voyais. Au moment de sortir de la voiture, elle m'a demandé où tu étais parti. J'ai hésité. Si j'avais su à ce moment-là que tu étais avec une autre femme, je ne lui aurais pas donné l'adresse de cet hôtel perché sur les montagnes. Je l'aurais tenue serrée dans mes bras, je l'aurais embrassée et rassurée car je l'aimais.

Tu as dit qu'elle avait trébuché, mais l'enquête a révélé que vous vous étiez disputés et qu'elle avait été poussée dans le vide. Dans le tribunal glacial, je t'entendais raconter que tu l'aimais et que vous étiez heureux ; tu ne savais pas qu'elle était enceinte, ce qui lui était arrivé était terrible, jamais tu ne t'en remettrais. Je fixais le sol sous mes pieds, j'aurais voulu m'y enfoncer et disparaître. Je gardais la tête baissée mais je savais l'imperceptible pincement de tes lèvres, tes doigts ramenant tes cheveux en arrière, car c'est ainsi que tu fais quand tu mens. Je sais toutes ces choses que les jurés ne savent pas. Alors voilà. J'ignore si tout à l'heure tu seras libre. Nous reverrons-nous en pleine lumière et pourrai-je plonger mes yeux dans les tiens comme autrefois, en toute quiétude ? Le ciel sera-t-il d'un bleu éclatant ce jour-là ? La vie te paraît-elle encore belle aujourd'hui, et nos problèmes minuscules ? J'ignore si j'aurai envie comme autrefois de glisser ma main dans la tienne devenue

grande, mais quand je ferme les yeux, tu es là, petit garçon minuscule, assis sur mon cœur comme sur un gros coussin rouge.

Plumes de Neuilly

Morceaux choisis

Des machines pleines d'humanité, des mondes étranges, des histoires d'amour improbables, des jardiniers implacables... Pour la quatrième édition du concours d'écriture Plumes de Neuilly, les lauréats ont démontré la force de l'écriture lorsqu'elle se nourrit des émotions.

